

Libretto

AL-QÂSIM AL-HARÎRÎ

LE LIVRE DES MALINS

Séances d'un vagabond de génie

Traduction intégrale de l'arabe
établie d'après les manuscrits originaux par

RENÉ R. KHAWAM

Libretto

© Éditions Phébus, Paris, 1992.

ISBN : 978-2-36914-515-8

INTRODUCTION

L'émergence de la puissance arabe sur la scène contemporaine ne pose pas que des problèmes politiques ou économiques, tant s'en faut. Vouloir résoudre les questions qui tourmentent les peuples au moyen de la seule police des États, assistée par les services d'intendance qui partout lui font bonne escorte, est une idée occidentale qui a fait quelques jolis dégâts en ce siècle. Cette manière réductrice d'envisager les rapports avec l'Autre, outre qu'elle fait bon marché de la réalité culturelle et de ses mille et une ramifications, ne facilite guère le dialogue entre gens venus d'horizons divers et que ne séparent pas seulement la politique, la géographie, la langue, la façon de vivre, mais aussi, mais surtout la façon de dire et de penser. La succession d'échecs qu'a enregistrés l'Occident face au monde arabe depuis qu'on s'est employé à démolir le grand rêve de T. E. Lawrence devrait donner à réfléchir. Et la récente et écrasante victoire des armées venues de l'ouest afin de faire la preuve de leur excellence dans les sables du désert ne change rien à l'affaire. Les canons se sont tus, les militaires ont été décorés, les diplomates ont applaudi. Et les mêmes diplomates, un peu plus tard, ont dû constater que rien n'était résolu. Les politiciens au pouvoir des deux côtés de l'Atlantique avouent d'ailleurs volontiers, pour peu que les journalistes aient le dos tourné, ne pas comprendre grand-chose aux intentions et aux arguments de leurs

homologues de Baghdâd, de Damas ou de Riyad, et avoir toutes les peines du monde à trouver, en leur présence, des réponses qui aient quelque chance d'être entendues.

Il y a quelques années, nous avons traduit et présenté aux lecteurs français un recueil de contes à moralité politique composé au XIV^e siècle, dont chacun avait pu mesurer la troublante actualité¹. Nous suggérons aux responsables politiques qui avaient l'habitude de fréquenter les chancelleries du Proche- et du Moyen-Orient de s'en divertir à leurs heures perdues et, qui sait? d'en tirer quelque fruit. On aimerait leur dire à présent qu'il n'est pas question de s'arrêter en si bon chemin. Car s'il n'est pas mauvais d'avoir franchi du bon pied le porche du politique, on ne saurait comprendre le fonctionnement du monde qui s'ouvre derrière lui si l'on n'en a pas arpenté les ruelles, les passages secrets, les lieux de perte – et moins encore si l'on n'a pas goûté la magie opératoire du langage qui y a cours.

Pour dire le vrai, le livre de Harîrî est sans doute, aux côtés des *Mille et Une Nuits*, la meilleure introduction que nous sachions aux mystères de l'âme arabe, et aux secrets de l'arme qu'elle a toujours privilégiée, et qu'elle continue à l'évidence de privilégier, dès que vient l'heure de passer à l'action : la parole, qui pour elle a toujours prévalu sur le sabre.

Le succès de ce *Livre des Malins* (auquel nous avons donné le sous-titre de *Séances d'un vagabond de génie*, mais que les Arabes désignent le plus souvent sous l'appellation de *Séances*, tout simplement) ne date pas d'hier. Son auteur, al-Qâsim al-Harîrî, né près d'al-Basra en 446/1054², passe pour l'un des plus grands écrivains de l'Iraq, et du monde arabe tout

1. *Le Livre des Ruses : la stratégie politique des Arabes*, recueil anonyme, Libretto n° 91, 2007.

2. La première date est celle de la chronologie musulmane (qui commence en 622 avec l'hégire – départ de Mahomet pour Médine), la seconde celle de la chronologie chrétienne.

court. Son livre, malgré le parfum de scandale dont il se nimbe (ou peut-être à cause de lui), fut l'un des best-sellers du Moyen Âge arabe, fit l'objet de plusieurs traductions signalées, et se retrouva bientôt dans la bibliothèque de tous les princes – et de leurs vizirs, qui ne se privèrent pas d'y puiser plus d'un tour.

Si Harîrî n'a pas inventé la forme littéraire de la *séance* (*maqâma*), illustrée avant lui par le savoureux al-Hamadhânî (né en 382/992), laquelle si bien convenait au génie discursif de la langue arabe, son livre la porte d'emblée à une telle altitude, lui confère une telle liberté de ton qu'il servira jusqu'à nos jours de référence absolue dans le registre de l'impertinence et de l'esprit assassin. Du vivant même de l'auteur, on s'en arrachait les copies à prix d'or, et Harîrî en fit calligraphe quelque sept cents (un record pour l'époque) qu'il tint à relire et à viser de sa main, de crainte que les scribes n'y ajoutent ou n'en retranchent à leur fantaisie, ainsi qu'il était d'usage courant à l'époque. Mieux, un siècle après sa mort, en 1237, un riche commanditaire de Baghdâd en fit préparer une « édition de luxe » manuscrite dont il confia l'illustration à l'incomparable Yahyâ al-Wâsitî, sans doute le plus grand nom de la peinture arabe (et l'un des rares qui soient parvenus jusqu'à nous) : ce volumineux manuscrit, l'un des plus précieux qui soient au monde, conservé aujourd'hui à la Bibliothèque nationale où il ne peut être consulté qu'au travers d'une vitre, est à lui seul la preuve que, loin de choquer les puissants de ce monde, la verve de Harîrî leur était un enchantement – et un modèle digne entre tous d'être proposé à l'émerveillement des gens d'esprit.

Et pourtant, le malicieux Harîrî était allé chercher bien bas le modèle en question : pour être précis, tout en bas de l'échelle sociale, parmi les vagabonds sans foi ni loi, les truands avérés et autres gens de corde, qui à Baghdâd non moins que dans le Paris de Villon s'étaient fait la réputation

d'avoir la langue bien pendue. Mais son héros, l'inoubliable Abou-Zayd, qui d'une séance à l'autre (ou d'un conte à l'autre, si l'on préfère) se trouve régulièrement pris la main dans le sac en présence d'un narrateur qui a le don de surgir au bon moment, fait moins songer à quelque Coquillard inspiré qu'à Panurge, cet autre empêcheur de penser et de discourir en rond. Du grandiose malappris inventé par Rabelais, il a à peu près toutes les vertus (si l'on peut dire) : le culot sans frein, les mœurs douteuses, les mauvaises fréquentations, la moralité aléatoire et, par-dessus tout, le génie des mots, qui sont entre ses lèvres – entre ses mains, voudrait-on presque dire – autant de lames affûtées destinées à couper les bourses, à trancher les questions insolubles... et à pourfendre les contradicteurs, qui ne s'y frottent pas deux fois.

Il ne lui en faut pas moins pour se tirer – avec quel talent de prestidigitateur ! – de tous les guêpiers où l'auteur se fait un malin plaisir de l'attirer, pour la plus grande déconfiture de ses ennemis, qui se recrutent chez les bien-pensants de tout poil que le cruel Harîrî s'emploie à traîner joyeusement dans la crotte. S'ensuit l'une des galeries de portraits les plus réjouissantes qui se puissent rêver, ainsi que l'a bien vu Richard Ettinghausen : « Chaque personnage est défini avec autant de force que d'efficacité : le fonctionnaire stupide avec son air vain et lascif, et auquel sa barbe rousse donne un air d'étranger ; le vieil escroc, hypocrite et persuasif ; le jeune garçon bien habillé, avec son faux air d'innocence transie¹... » Ces miniatures offrent un incomparable tableau de la vie dans le monde arabe et surtout en Irâq. Tel épisode prendra place dans une mosquée, tel autre dans une bibliothèque, dans un bazar ou un caravansérail, dans un cimetière ou un campement du désert, dans une île verdoyante des mers orientales. Ici la cour d'un gouverneur, là un palais grouillant

1. R. Ettinghausen, *La Peinture arabe*, Skira, Genève, 1962.

de domestiques, l'école alors qu'un élève tâte du bâton, un animal qu'on abat près d'un feu de camp, un navire mettant à la voile, des chameliers solitaires dans le désert, une caravane au pas long, des musiciens sur leurs bêtes. Un défilé de riches et de pauvres, gais ou tristes, excités ou détendus, furieux ou blasés.

On l'aura déjà compris, les *Séances* auxquelles nous convions le lecteur français à prendre part, en souhaitant que ce soit pour son régal non moins que pour son enseignement, nous éloignent quelque peu du banquet philosophique ou lettré tel que l'ont pratiqué les auteurs occidentaux depuis Platon et ses confrères. Le genre, relativement peu cultivé par les auteurs arabes eux-mêmes, peut-être parce qu'il relève, chez Harîrî comme chez ses émules, du tour de force verbal, n'en aura pas moins un rayonnement décisif dans toute la littérature de l'Orient, et l'on verra en plein XIX^e siècle le fondateur du roman arabe moderne, le Libanais Faris Chidyaq, s'y référer ouvertement dans son maître-livre qui est lui aussi, à sa façon, d'une sorte de Rabelais frotté d'islam¹. C'est dire que loin d'être une création marginale, la *séance* demeure, en dépit de sa rareté, l'une des formes privilégiées de l'imaginaire arabe, l'une des plus riches et des plus fécondes en tout cas, car le paradoxe, qui y loge à son aise, y redouble sans cesse le plaisir ordinaire de la lecture².

Le banquet mitonné par le subtil Harîrî ne manquera pas, sans doute, de déconcerter nos usages, habitués que nous sommes à celui des Grecs, pure célébration d'un concept menée par la parole croisée d'amoureux de la sagesse. Ici, nous avons affaire à un vrai passage aux actes. Les personnages, tout rhéteurs qu'ils sont, prêchent d'exemple, sont

1. *La jambe sur la jambe*, Phébus, Paris, 1997.

2. On ne peut à ce propos que se reporter à la remarquable étude publiée par Abdel-fattah Kilito, qui fourmille de remarques judicieuses et d'idées neuves : *Les Séances*, Sindbad, Paris, 1983.

saisis dans leurs comportements, qu'ils joignent à la parole, illustrant le dire par le faire. De là nous vient cette impression de réalisme, au sens médiéval du terme, quand il ne s'agissait pas de se perdre dans les arcanes d'une psychologie contradictoire ou complexe, quand Renart ou Ysengrin jouaient une fois pour toutes le rusé ou la victime. La *séance* est fabliau, conte, moralité, sotie. Littérature sapientiale, hérissée de symboles et de références au sacré, codée comme des chapiteaux romans, elle est satirique parce qu'elle est universelle comme la veine «gauloise», née ailleurs à peine un peu plus tard, quand on en eut assez de chanter les héros et leurs armes.

Si, à la lecture de ces «nouvelles», au sens de Boccace ou de notre Marguerite, il nous vient spontanément des comparaisons avec le Moyen Âge, ce n'est pas seulement affaire de période, et d'ailleurs ce XI^e siècle-là est trop bourgeois, trop marchand, trop peu féodal en un mot pour que la comparaison tienne. Là encore, toute la civilisation de l'Islam déborde l'Occident et le préfigure : l'érotique est celle des troubadours, et elle vient imprégner dans les *Séances* l'argumentation la plus pragmatique. Comme elle est habile à rouler sur la métaphore de la séparation, dont on sait à quelle mystique fortune elle est promise ! C'est que l'aube d'une littérature qui invente ses formes se place forcément sous les auspices de la rhétorique, promeut les figures stylistiques les plus élaborées qui soient, farcit sa prose de vers, abolit la frontière entre lyrisme et réalisme, laissant ce tri aux descendants, s'ils peuvent. Voyez Rabelais ou Montaigne : authentiques produits médiévaux, on ne fait que les appauvrir quand on les tire du côté de la triomphante rationalité, modernité de pacotille qui dirait à pleine voix deux ou trois poncifs – l'homme est un tout qui exerce une raison dominante, pour ses sens, d'énigmatiques objets, etc.

Mais trêve d'analogies. Et tâchons même d'oublier le banquet platonicien : ici, nul philosophe de vocation, nulle ins-

tance arbitrale. Soyons justes, la parole de Dieu y figure de façon permanente, origine et fin dernière de toute éthique. Il faut voir cependant qui l'apporte. Pas toujours le bon prophète : car il y a ceux qui la tirent vers le bas, comme partout, afin sans doute d'autoriser leurs profits terrestres, dans un jeu acrobatique où le temporel, un peu insolent, doit s'aménager des paravents spirituels. Et puis il y a les cyniques, ceux de la diatribe : hélas ! seul le sermon est juste et nous entraîne... jusqu'au moment du divorce avec les actes. Tel est notre héros Abou-Zayd, menteur pour gagner quelques deniers, hâbleur invétéré, maître juré filou, mais adepte de la substantifique moelle, qui désosse tous les paraître afin d'accéder à coups de crocs à un être insaisissable. Est-ce que par hasard notre homme aurait la vérité ? Il a bien davantage : ce qui fait savoir qu'on ne sait pas. La dialectique ? Eh non, pas encore mais ça y ressemble bigrement : la grammaire, le don du double sens, l'énigme embouteillée, l'équivoque hissée au rang d'un des arts de la morale. Un neveu de Rameau, tout aussi bohème, tout aussi picaresque, tout aussi bouffon, mais dont la preuve, au lieu de résider dans la musique, ne tiendrait qu'aux consonnes de sa langue, aux racines trilitères si éloquentes lorsqu'on les ponctue de voyelles au point de leur faire dire, ou presque, une chose et son contraire, tel est Abou-Zayd, expert en lexique et en syntaxe, poète raffiné, grand rhétoriqueur.

Quel rapport le héros entretient-il avec l'auteur, qui a, lui, préféré se présenter comme le témoin, position plus plausible pour un narrateur, souvent étonné, parfois victime, au besoin interprète ? Cet homme assoiffé de connaissances, al-Hârith, est déjà dans le groupe des auditeurs : merveilleuse façon de faire ressortir tout le processus d'intégration-exclusion que le gueux fort en gueule est tenu de vivre comme un contrat, que signe son discours. Quoi qu'il en soit, la fiction est transparente. Al-Harîrî a beau se dédoubler en Moi et Lui, il garde

de la première personne le statut du récitant toujours appelé par son nom et invoqué pour son autorité auriculaire, tandis que du protagoniste il a bien entendu la culture.

Car le bonhomme – pardon : l’auteur – était à l’évidence un puits de science, comme Rabelais encore. Et pour un Arabe digne de ce nom, l’on sait que toute science prend racine dans cet art de fixer (au sens photographique de la chose) l’imaginaire aussi bien que le réel, et qui a nom *grammaire*. Or donc, al-Qâsim al-Harîrî, pour autant que l’on sache, avait reçu en la bonne ville d’al-Basra, port et poumon de l’Islam ouvert sur les mers du Sud, une solide formation lexicale et syntaxique, et n’en était pas peu fier ainsi qu’il se verra. Son métier lui commandait au reste d’entendre à demi-mot et d’en tirer les plus utiles conclusions. Il exerçait dans cette cité stratégique entre toutes (et qui l’est restée) l’énigmatique fonction de *sâhib al-khabar*, ou « préposé à la rumeur publique ». On s’est beaucoup disputé quant à la réalité que pouvait recouvrir cette fonction. On y a vu longtemps une charge policière, faisant par là de ce distingué personnage une sorte de chef de service des Renseignements généraux. Plusieurs érudits ont critiqué, non sans arguments, cette étiquette : un livre signé par un sbire, fût-il l’un des premiers de sa caste, n’aurait jamais connu un tel succès auprès des gens de goût quand on sait l’aversion que les Arabes bien nés professent pour les besognes de basse et haute police – les choses ont hélas quelque peu changé. Nous pensons plutôt que notre homme, dont l’ouïe était à coup sûr des mieux développées, faisait office de « sondeur d’opinion » dans sa province, au profit du vizir en exercice Ibn-Sadaqa, lui-même serviteur zélé du calife abbasside de Baghdâd al-Moustarchid (512/1118 – 529/1135). L’œuvre en effet suppose que son auteur ait eu quelques loisirs et pût se targuer d’être une oreille : on lui faisait sans doute de toutes parts d’étonnantes confidences. S’il faut en croire le fils de l’auteur,

Abou-Zayd de Sarouûdj, le héros du livre, aurait été l'un de ses interlocuteurs, ce que confirment les historiens Yâqoût et Ibn-Khallikâne, mais ce qui n'exclut pas naturellement une création composite où la fiction s'enrichit d'observations puisées aux sources d'un humain ondoyant et divers.

Véritable Protée, Abou-Zayd al-Sarouûdjî ne pouvait que se mouvoir dans un espace qui assume lui-même la discontinuité pour seule constante : espace morcelé, à l'image de son héros, qui l'occupe on pourrait presque dire avec ubiquité, tant la fiction qui nous le montre ici puis là suppose un temps qui relève à peine de l'échelle humaine. Il en va du protagoniste comme d'un Cid matamore transgressant allègrement les unités que le dramaturge eût dû respecter. La raison en est double, encore que ce soient les deux volets d'un même propos : d'une part, Abou-Zayd est un exilé ; plus profondément, et d'une façon qui sait certes éviter le défaut didactique, nous sommes mis en présence d'un trait de civilisation : l'invention de la géographie. Sous la fiction d'un philosophe de carrefour qui parfois se fait juge itinérant et d'un témoin narrateur se développe un genre, la miniature géographique, aussi « naïve » qu'une miniature de livre d'heures ou de chroniques le serait pour l'histoire. La condensation des temps a ici son répondant, cette arche qui enjambe les espaces juxtaposés dans le récit, en tenant lieu de fil narratif. Voilà aussi pourquoi ce refrain : « Al-Hârith, "l'Assoiffé de connaissances, fils de l'Homme entreprenant", rapporta ce qui suit... »

L'exilé promène sur le monde un regard panoramique. C'est tout l'Islam qui devient son champ, depuis que sa ville de Sarouûdj a été prise par les Francs du comté d'Edesse en 494/1100, lors de la première croisade qui aboutit à la chute de Jérusalem en 1099. La carte politique du Moyen-Orient changeait à vue d'œil. En 1058, les Turcs saldjouqides avaient pris le contrôle de Baghdâd, succédant aux

Bouyides iraniens qui avaient encouragé de leurs munificences le talent d'al-Hamadhânî. Ces Turcs s'étaient infiltrés en Anatolie, fondant les sultanats de Roûm (Grecs de Byzance), sonnait à Malazgird le glas de la prospérité de l'empire de Constantinople (1071). En 1078, ils étaient à Damas. Hasane fils de Sabbâh, le grand maître de la secte des «Assassins», s'empare de la forteresse d'Alamut en 1090 et dirige de là son action terroriste contre les chefs locaux qui maintenaient leur souveraineté en terre musulmane. Il menace en Sicile Frédéric II de Hohenstaufen et Louis IX, le roi de France, en Palestine. Notre auteur se trouvait en plein cœur de cette fournaise. Gageons que lorsque Abou-Zayd de Saroùdj se repent de ses écarts de conduite et «revient» à la vraie religion¹, ce «retour» comme dit la racine sémitique (ne se bat-on pas, entre sémites, pour une terre qui concrétise aussi la foi, et n'y a-t-il pas des villes saintes qui ne s'atteignent que par le détour?) n'est pas étranger à un périple qui parfois se traîne sur plusieurs générations ou qui, symboliquement, traduit les errances d'un croyant affrontant le monde d'ici-bas, qu'il faut bien connaître avant le Jugement, ne serait-ce que pour savoir à quel point notre royaume n'est pas de ce monde.

Les Arabes ne cesseront de nous étonner : tout retors qu'est notre homme, il se reconnaît, dans les lieux où l'on ne l'attend pas, surgissant toujours là où l'on est, allant là où l'on va, à une odeur qui lui est spécifique, non point certes celle de la sainteté, le mot ne serait pas le mieux choisi, mais à celle de la poésie. Chaque *séance* se clôt sur des vers ; Abou-Zayd de Saroùdj aime à contempler les fleurs, à perdre ses regards dans la vaste étendue des sables du désert, à cueillir des sourires sur les visages des jeunes filles inconnues, à savourer la paix du soir autour des feux d'un campement. Peut-être

1. Avant-dernière *Séance*.

la poésie est-elle la raison qui le pousse à prendre le chemin des mystiques.

C'est elle en tout cas, n'en doutons pas, qui commande les mouvements de sa prose, dont la traduction en français ne rendra jamais que très imparfaitement la virtuosité inouïe, toute en jongleries et cabrioles. Comme plus tard chez Chidyaq, on voit ici les mots avancer sagement, se tenant par la main, en un cortège nuptial; ils ont été fiancés, puis se sont mariés, reconnus, aimés. Ils sont accompagnés par une foule de mots amis, joyeux et délurés, qui font la fête avec eux. Puis soudain toute l'assemblée devient folle. Les voilà qui courent, sautent, se trémoussent, tombent par terre, se relèvent. Consonnes et voyelles se heurtent en un ébouriffant charivari d'onomatopées. Enfin ils cèdent à l'ivresse, parlant d'une chose pour en désigner une autre. Un coup de cymbales consonantique. Miracle! La foule de mots ivres s'ordonne en une mosaïque savante, les comparaisons fusent, les suggestions s'imposent, tandis que le lecteur, saoulé à son tour, perd délicieusement ses repères.

Mais n'est-ce pas effrayer ledit lecteur que de lui faire entrevoir dès ici les excès d'un genre bien propre à fasciner peut-être, mais aussi à rebuter une âme cartésienne: ainsi d'Ernest Renan, qui étudia de près ce texte et y trouva la preuve que l'Orient et l'Occident n'étaient pas faits pour s'entendre. Au lieu que le poète allemand Rückert, à l'époque romantique, se laissera, lui, gouverner par la sympathie, et en donnera une traduction-adaptation d'une liberté certes condamnable aux yeux des censeurs chagrins, mais fort convaincante, ma foi.

L'Occident imperméable à l'Orient? Oui et non: oui, à la surface, et les difficultés à traduire, de structure à structure, le montrent. Qui se mettrait en tête d'aller transposer, ne serait-ce qu'en allemand ou en russe, les contraintes que se donne un Queneau, ou, dans un registre plus grave, les jeux sur le signifiant d'un Lacan? Comment dire, avec son

ambiguïté, « les non-dupes errent » autrement qu'en français ? À moins d'être Abou-Zayd de Sarou'dj, précisément, qui parle sans cesse de l'errance, et de se faire avoir ou pas...

Ce n'est pas pur hasard si à ce point de notre parcours en compagnie d'Abou-Zayd s'impose le nom du père de l'immortelle Zazie et le fondateur du collège de Pataphysique : il était mathématicien. Et c'est peut-être là qu'à travers lui un hommage à notre plus grande dette envers l'Orient s'impose. L'invention de l'algèbre remonte au IX^e siècle, sous le khalife al-Mamoun, à Baghdâd, et l'on sait que le mérite d'al-Kharawîzmî (outre d'avoir laissé par son patronyme le terme d'algorithmes à la postérité) est d'avoir pensé le zéro qui se dit *sifr* (notre « chiffre ») en arabe. Il n'est pas inintéressant de s'apercevoir que la racine sémitique est celle même qui signifie « récit » (compte, conte : on en jouait déjà en hébreu). Combien de lycéens d'aujourd'hui doivent à l'Orient le fameux refrain de toute équation, « égale zéro », qui pour les algébristes fondateurs s'obtenait au terme d'un récit sur le x , cette inconnue qu'il fallait mettre en regard d'une histoire d'arguments et de fonctions ($ax + b = 0$ devait sans doute se dire : « Je prends la chose, par exemple une esclave, autant de fois que je veux puis je lui ajoute une quantité donnée et alors elle devient le chiffre par excellence... ») ; « algèbre » signifie l'art du rebouteux qui « égalise » les membres). Nous ne sommes pas loin d'Abou-Zayd de Sarou'dj, qui pose, derrière ses métamorphoses, une hypothèse de génie : et si toutes ces métamorphoses, en somme, n'aboutissaient qu'à un monde selon Aristote ? Un monde qui avec ses qualités et ses défauts, comme celui qu'il incarne, microcosme reflétant le macrocosme, ne connaissait pour limite que de tendre vers zéro aux termes du contrat, au terme du récit ? Al-Harîrî, maître de la théologie négative ? Nous n'en jurerions pas, évidemment, mais qui sait ?

Loin de nous, au demeurant, d'essayer après tant d'autres

notre clef aux serrures de ce livre à double ou triple fond, œuvre d'un artisan habile entre tous à déjouer le cambriolage des idées. Tout au plus nous étonnerons-nous qu'aucun traducteur à ce jour ne se soit attelé à la tâche de faire passer en notre langue l'intégralité d'un texte d'une si évidente importance. Il est vrai qu'une des *séances* (la XXIV^e) joue à tel point des spécificités littérales de la langue arabe qu'elle pourrait décourager le transcripteur et peut-être le lecteur – nous avons pourtant tenu à n'en rien retrancher, comptant que quelques amateurs avertis en goûteront le sel, et que les autres pourront toujours sauter au chapitre suivant. D'une manière générale les spécialistes français, depuis le siècle dernier, n'avaient entamé cette monumentale friandise qu'à la petite cuiller, à coups d'extraits dosés avec soin et en pinçant ostensiblement les lèvres, alors que tout conspire ici à la gourmandise. Le grand orientaliste Silvestre de Sacy (1758-1838) avait pourtant donné dès 1822 une édition commentée du texte arabe des *Séances*, à laquelle tout un chacun pouvait se référer. Nous avons quant à nous préféré, selon notre vieille habitude, aller aux manuscrits originaux comme avait fait avant nous les traducteurs de l'ancien temps, qui en avaient produit des versions en syriaque et même en hébreu – sous le calame d'un juif d'Espagne.

Aurions-nous failli dans le détail à une mission semée d'embûches comme aucune autre, nous nous tiendrions déjà contents d'avoir ouvert au lecteur occidental une porte dérobée par où il puisse se glisser dans le lieu du mystère. Qu'il y trouve, outre cela, de quoi s'éclairer dans le labyrinthe que l'imaginaire arabe offre à sa curiosité comme à ses réticences, et nous serons comblé. Car pour peu qu'on y regarde à deux fois, l'art du facétieux Harîrî nous en apprend plus, sur la stratégie de l'Orient et sur les rêves de pouvoir et de grandeur qu'elle poursuit, à force de mots, depuis la nuit des temps, que le savoir réuni des prétendus experts, habiles à

tout résoudre en chiffres (qu'un zéro farceur se chargera bien de réduire à la fin en poudre de perlimpinpin). Souligner à quel point les armes langagières d'Abou-Zayd le calamiteux font mouche, c'est encore trop peu dire. Elles dissèquent, contondent, trépanent, écorchent, fendent en deux, décollent, scalpent, éventrent, émasculent l'ennemi, qui se prévaut en vain de la longueur de son cimenterre ou du calibre de ses canons, puisque verbalement parlant (si l'on ose risquer ce harîrisme) il est mort; et que le décès verbal est le seul qui, tout compte fait, intéresse l'histoire.

Cette constatation, que l'Occident gagnerait à intégrer à ses calculs, n'est certes pas le fait de notre auteur. Les Arabes de l'époque antéislamique, gens frustes, nous dit-on, et menant une vie encombrée d'un minimum de bagages, mais que nourrissait la poésie la plus succulente, avaient là-dessus des vues qui devancent de beaucoup les nôtres : en économie, en prudence et en esthétique même, car la guerre rêve partout de rester jolie. Deux tribus venaient-elles alors à s'affronter, on dépêchait en première ligne le poète de la communauté, lequel avait à charge d'insulter bellement l'adversaire. Le faiseur de vers d'en face lui répondait de façon tout aussi injurieuse et rimée et choisie, et pour peu que la victoire verbale fût incontestable, on se dispensait de tirer l'épée. Mais malheur à qui avait laissé voir la misère de son vocabulaire, de ses rimes ou de ses arguments : il ne versait pas son sang mais des larmes de honte, en attendant qu'un poète mieux armé voulût bien prendre la relève et lui offrir le doux plaisir de la revanche.

Nous n'en sommes plus là, car le progrès a mis bon ordre à ces fantaisies d'un autre âge. Mais les textes demeurent, qui nous parlent d'un temps où la barbarie pouvait encore être tenue en respect à l'aide de quelques adjectifs méchamment barbelés. Car la violence ne dégénère en horreur qu'autant qu'elle se prend au sérieux. Que vienne un amuseur téméraire

et qu'il s'avise seulement d'affubler le dictateur de fausses moustaches, et voilà l'idole déjà plus qu'à demi déboulonnée. Telle est la fonction d'Abou-Zayd et des malins de son espèce : l'étymologie les rend cousins du diable, mais l'ambivalence qui est au centre de leur nature en fait des exorcistes tout aussi bien. Convaincus qu'il y a péril majeur à fréquenter les gens de bien, et d'une manière générale tous ceux qui rêvent de passer pour des anges, ils s'emploient avec talent, avec génie, à faire parler la bête et nous convaindraient presque de leur mission divine, tandis que leur prière monte vers le ciel indulgent : Ô Dieu, délivre-nous du mal, et livre-nous à la rouerie salutaire des malins !

RENÉ R. KHAWAM
Suresnes, 8 juillet 1992

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Au nom de Dieu, le Clément, le Maître de miséricorde.

Ô Dieu, notre Dieu, nous Te remercions d'avoir enseigné l'éloquence aux humains, de leur avoir inspiré la clarté quand ils parlent, et aussi des autres dons que Tu leur as faits, en voilant leurs imperfections. Tu es notre refuge contre les bavards qui rongent leur proie, contre les indiscrets et leur langue pendue ; Tu es, pareillement, notre bouclier contre les mots impuissants à dire la pensée, contre une langue plate et vulgaire. Puisses-Tu nous libérer des louanges excessives qui se taisent, des indulgences trop facilement accordées, puisses-Tu nous renforcer également devant qui nous accable de son mépris et s'acharne à nous couvrir d'une boue honteuse ! Accorde-nous Ton pardon si nos appétits nous mènent au marché des Équivoques, car c'est là une place étroite où se vient commettre le péché. Que Ta grâce nous accorde l'assistance qui conduit à la probité totale, à une âme qui batte au rythme de la vérité, à une langue qui ne choisisse d'autre parure que la sincérité, à un discours qui ne repose que sur la preuve avérée, à un jugement qui haïsse les faux pas de l'erreur, à une volonté ferme qui repousse les tentations de l'âme charnelle, à voir en un mot quelle générosité est à l'origine de notre destin. Aide-nous, montre-nous la voie droite et octroie-nous les moyens de la connaître, soutiens nos efforts quand nous voulons parvenir à la certitude

de l'évidence, et préserve-nous de l'errance sur les chemins égarés loin des traditions authentiques; détourne-nous enfin de l'impudence que manifeste un attachement complaisant à des paroles vaines.

Tout cela, aux fins d'assurer les récoltes que dispense le travail du langage, aux fins d'écarter le fléau que sont les faux ornements, de telle sorte que nous n'allions pas puiser de l'eau au puits des actes fautifs, arrêter nos pas au seuil du regret et imposer par vilenie un acte blâmable ou aux conséquences funestes, voire requérir le pardon pour une parole irréfléchie.

Ô Dieu, notre Dieu, assure-nous de cette germination, fais-nous atteindre à cet objet de nos désirs, ne nous éloigne pas de l'ombre de Ton ample miséricorde et ne nous donne pas en pâture aux médisants, car face à Toi nous avons compris notre besoin d'un surcroît d'être et avons tendu la main qui implore pour que descendent sur nous les bienfaits de Ta générosité et de Ta bénévolence qui s'étend sur toutes choses; de tout cela nous Te supplions avec humilité et avec une espérance offerte telle une marchandise d'échange. Enfin nous nous recommandons de Mouhammad, le chef de l'humanité tout entière, l'intercesseur aux prières agréées au jour du Jugement dernier, celui que Tu as établi comme le sceau des Prophètes et que Tu as élevé au plus haut du ciel. Dans Ton Livre qui contient l'évidence, Toi le plus véridique de ceux qui parlent, Tu l'as décrit par ces mots: «Nous ne t'avons envoyé que par miséricorde pour les mondes¹.»

Ô Dieu, notre Dieu, que Ta bénédiction s'étende sur lui, les gens de sa famille qui les premiers fraient la voie de droiture, et jusqu'à ses Compagnons qui ont implanté la vraie religion. Fais-nous suivre son exemple et le leur, accorde-

1. Coran, XXI, 21, 107. Voir notre traduction intégrale du Coran d'après la vulgate arabe, Maisonneuve et Larose, Paris, 1990, p. 204.

nous le bénéfice de notre amour pour lui et pour eux, car Tu es tout-puissant et peux répondre favorablement aux suppliques.

Cela dit, au cours d'une des réunions où l'on parlait de culture littéraire, cette culture dont, de nos jours, la puissance va s'affaiblissant et dont les flambeaux se sont éteints, on fit mention du livre des *Séances*¹ qu'écrivit celui qui était la « Merveille de son temps² », le grand érudit de la ville de Hamadhâne³ – que Dieu lui fasse miséricorde. Il fit parler Abou'l-Fath, natif d'Alexandrie, dont 'Isä, fils de Hichâm, rapporte les propos. De l'un comme de l'autre, personnages quelconques que rien ne distinguait, on ignorait tout à l'époque. À ce moment, un homme de l'assemblée, dont les allusions étaient des ordres et dont la générosité – pour qui lui obéissait – savait offrir l'égal d'un butin de guerre, me suggéra la composition de *Séances* dans un style orné⁴, même si l'on considère que l'homme qui marche de travers ne peut atteindre, lors d'une course, celui dont le corps est robuste et l'allure régulière. Je lui citai le proverbe selon lequel assembler deux mots dans une intention littéraire, ou composer un ou deux vers, revient à s'exposer à la critique de tous. Je lui demandai, en conséquence, de me dispenser de cette situation où l'esprit est continûment dans l'embaras, l'imagination au-delà du but fixé, l'intelligence soupesée et la valeur de l'écrivain jugée sur pièces. Celui-là est obligé d'œuvrer comme le bûcheron qui coupe son bois durant la nuit, ou le général qui fait manœuvrer ensemble fantassins et cavaliers. Mais à peine avais-je fini de développer un argument

1. Maqâmât.

2. Badî al-Zamâne.

3. Al-Hamadhânî. Abou'l-Fadl Ahmad ibn al-Housayn, surnommé Badî al-Zamâne, al-Hamadhânî, naquit vers l'an 358/968-969 et mourut en 398/1008.

4. Le genre du *badî'*.

et de représenter quelque autre difficulté de l'entreprise qu'il refusa de m'en décharger et persista à me l'imposer. Aussi fus-je obligé de répondre docilement à son invite et, sous le vêtement de l'obéissance volontaire, de déployer mes efforts pour me conformer à son projet.

En butte aux conséquences fâcheuses auxquelles conduisent un caractère sec, une compréhension lente, une réflexion stérile, une vie harcelée de soucis, j'ai composé, malgré cela, cinquante séances faites de propos sérieux et de propos amusants, expressions fines et expressions denses, tableaux à la beauté classique ou rare, renseignements littéraires savoureux et renseignements exceptionnels. Poussant le zèle jusqu'à les orner de versets du Coran et d'allégories parmi les plus belles du genre, je suis allé jusqu'à les incruster de ces joyaux que sont les proverbes arabes, les traits d'esprit de nature à plaire à un homme cultivé, les énigmes que seule peut résoudre une connaissance approfondie de la langue, les déclarations d'experts relatives à des points de philologie, les épîtres données comme prémices de l'art épistolaire, les discours enjolivés, les sermons émouvants, les plaisanteries distrayantes. Tout cela, je l'ai mis dans la bouche d'Abou-Zayd, natif de Sarôûdj¹, dont les propos sont rapportés par un autre personnage, né, lui, à Basra : al-Hârith, fils de Hammâm, « l'Assoiffé de connaissances, fils de l'Homme entreprenant² ». Si, au long de ces pages, j'ai transporté mes lecteurs d'un verger aux fruits d'une douce saveur à un autre dont les fruits possèdent une saveur piquante, ce ne fut que pour les pousser à exercer leur esprit et à faire fructifier leurs richesses intellectuelles. Je n'y ai inclus, pour commencer « la Séance de Houlwâne », que deux vers séparés, chacun d'un poète différent, et deux vers jumeaux pour

1. Ville proche de Harrâne, dans la haute Mésopotamie.

2. C'est le pseudonyme pris par l'auteur dans cet ouvrage.

clure «la Séance de Karadj». À part cela, tout est de moi et j'en suis l'unique auteur, responsable du doux comme de l'amer, bien que j'admette que «Merveille de son temps¹», mon prédécesseur – que Dieu lui fasse miséricorde – ait eu ce dessein avant moi, dessein qu'il a accompli grâce aux prodiges d'expression dont il était capable, et que son successeur dans un semblable projet – aurait-il eu l'éloquence de Qoudâma² – ne pouvait remplir son gobelet que de l'eau laissée par cet auteur et ne suivre cette voie que d'après ses indications. Un poète a dit admirablement à ce sujet :

*Si j'avais pleuré d'amour éperdu,
avant qu'elle ne pleure,
J'aurais guéri mon âme
grâce à Sou'da, avant le repentir.*

*Mais elle a pleuré la première,
faisant alors naître mes larmes, et j'ai dit :
«Le mérite revient à qui me précède
et a donné l'exemple à suivre.»*

J'espère que, lors de ce radotage, au long de la voie que j'ai tracée et qui doit mener au point d'eau, je n'ai pas fait comme le mouton indiquant de sa patte l'endroit où est caché le couteau qui va le tuer, ou le bourreau qui, s'exerçant, se mutile en tranchant de sa propre main le cartilage de son nez³; et qu'ainsi l'on me comptera au nombre de ceux que leurs efforts pour acquérir des biens en ce monde ont égarés qui, ayant accompli des actions singulièrement médiocres, ont cru avoir accompli les plus hauts faits; et quand bien même, sur mes

1. Badî al-Zamâne al-Hamadhânî.

2. Abou'l-Faradj Qoudâma, ibn-Dja'far, al-Baghdâdî, renommé à l'époque pour son talent oratoire.

3. Deux proverbes populaires.

fautes, le lecteur perspicace fermerait les yeux, faisant mine de ne pas les avoir remarquées, quand l'ami, prodigue de son indulgence, prendrait ma défense, je ne pourrais échapper à la critique de qui ignore la difficulté de la tâche, ou de qui me déteste et fait semblant de l'ignorer, tous deux jugeant la composition d'une telle œuvre au-dessous de ma dignité et allant partout répétant qu'elle appartient au domaine de ce que la loi religieuse a prohibé.

L'auteur de ces *Séances* est un homme dont le regard sur les choses reste en lien constant avec la raison ; il ne perd pas de vue les principes de l'expression littéraire, et de toutes choses profitables compose un même collier, avec la méthode propre aux livres sur les animaux et les minéraux, ignorant celui qui ne prête pas l'oreille au récit de ces histoires ou charge de péchés ceux qui les rapportent à l'occasion.

Et puis, si les actions se jugent selon les intentions de qui les accomplit – car elles forment la substance des liens que noue le comportement religieux –, quelle faute peut-on imputer à celui qui écrit de plaisants récits dont le but sera de piquer l'esprit, et qui n'entend pas abuser le lecteur avec des hochets en faux or et en faux argent ? Quelle faute imputer à qui entend former l'esprit et non séduire par des mensonges ? Ne se trouve-t-il pas, cet homme, dans la situation de celui à qui injonction fut faite de dispenser son enseignement ou d'éclairer sur le chemin qui mène à la droiture, selon le devoir imposé à tous les croyants ?

*Je dirai donc que j'accepte
de supporter le poids de mon amour,
et de m'en délivrer ainsi, ne le prenant
ni pour ennemi, ni pour allié.*

Je demande à Dieu qu'Il me soutienne dans mon projet, je cherche Sa protection contre les causes d'un éventuel échec

et me dirige là où Il veut que j'aïlle. Point de refuge sinon auprès de Lui, point de secours sinon par Lui. De Lui seul vient la réussite et l'abri idéal n'est autre que Lui-même. En Lui, j'ai mis ma confiance, vers Lui je reviens en toute occurrence. C'est de Lui que nous attendons tous les secours, car Il est le meilleur des auxiliaires.

LA SÉANCE DE SAN'Â'

Évoquant ses souvenirs, ainsi parla al-Hârith, fils de Hammâm, « l'Assoiffé de connaissances, fils de l'Homme entreprenant » :

Lorsque je fus installé sur le dos de ma monture et prêt à entamer mes voyages d'émigrant, la pauvreté m'ayant retranché de mes contemporains, ce siècle troublé me poussa vers la ville de San'â', au Yémen¹. J'y entrai, la sacoche vide, sans la moindre provision. Je n'avais pas de quoi acheter le nécessaire et ma besace ne recelait pas même de quoi faire une bouchée. Je me mis alors à parcourir les rues, tel un oiseau altéré à la recherche d'un point d'eau. Dans l'espace qu'ainsi j'arpentais et où pouvaient se donner libre cours mes regards, je recherchais un homme généreux devant qui j'eusse pu déployer la soie ornée de mon visage, lui révélant par là même ce dont j'avais besoin, ou bien un homme cultivé dont la vue aurait dissipé ma tristesse et les propos étanché ma soif. Cette quête se poursuivit jusqu'à ce que, au bout de mes allées et venues, je parvinsse, guidé par la faveur liminaire de Dieu, à la frange d'une assemblée nombreuse qui se bousculait dans une clameur de lamentations.

1. D'après la tradition musulmane, la ville de San'â', du Yémen, a été la première qui ait été construite après le Déluge.

Cherchant la cause des pleurs, je pénétrai dans la forêt des gens qui se pressaient les uns sur les autres. Je vis, au centre, un homme au corps maigrelet qui portait la marque des grands voyageurs et dont la voix sonnait comme celle des pleureuses à gages. Il parlait, jalonnant son discours de mots chatoyants comme des pierres précieuses, et les reproches véhéments de son sermon frappaient à la porte de l'ouïe. Des gens de toute espèce l'entouraient comme un halo parfois cerne la lune, ou comme une corolle de fleur ceinture le fruit qu'elle est devenue.

Je m'approchai de lui à pas lents afin de récolter certaines des vérités qu'il énonçait et d'en garder quelques perles rares. Au plus vif de son improvisation, au plus intense de sa bouillonnante éloquence, je l'entendis parler ainsi :

– Ô toi, l'homme ébloui par sa propre grandeur, qui traînes dans la poussière les pans de son manteau d'orgueil, qui lances feu et flammes par pure sottise et t'attardes volontiers aux choses insipides, jusques à quand persisteras-tu dans ton égarement et te contenteras-tu du pâturage de ton iniquité? Jusques à quand prendras-tu l'épanouissement de ta vanité pour seule cible et quand mettras-tu un terme à ta frivolité? Dans ta désobéissance, tu te dresses contre Celui qui en toute chose a barre sur toi. Ta conduite déréglée est un défi à Celui qui connaît ton intime secret. Tu te caches de ton voisin pour perpétrer le mal lors même que tu demeures sous les yeux de Celui à qui tu ne peux rien dissimuler. Tu te pares d'oripeaux pour tromper ton esclave, mais nul déguisement ne peut abuser ton maître. Crois-tu ces agissements de quelque poids, quand sera venue l'heure de partir d'ici-bas? ou que ta richesse plaidera en ta faveur, lorsque tes actes auront causé ta perte? ou que ton repentir amortira ta chute quand tes pieds glisseront? ou que ton entourage te soutiendra lorsque, au jour du Jugement, de ton sort ultime tu seras la proie? Pourquoi ne pas avoir ouvert devant toi

la voie large qu'il est aisé de suivre? Pourquoi n'avoir pas résisté à l'invasion du Mal? Pourquoi ne pas avoir émoussé le tranchant de ta bassesse? Pourquoi n'avoir pas mis en sommeil ton âme charnelle, la pire entre tes ennemis? Ta rencontre avec la Mort n'est-elle pas chose certaine? En quoi as-tu préparé cet instant? Les cheveux qui blanchissent ne te sont-ils pas un avertissement? Pourquoi refuser d'en tenir compte? C'est pourtant dans la tombe qu'un jour tu feras la sieste! De quoi, lors, te divertiras-tu? Le chemin qui est le tien ne doit-il pas à coup sûr te mener à Dieu? Qui prendra ta défense devant Lui? Tandis que la rumeur du siècle tenait ton attention en éveil, tu simulais la somnolence. Tandis que le Bien t'appelait à lui sans désespérer, tu bombais le torse et faisais l'important. Tandis que se multipliaient les injonctions au bien faire, tu jouais les aveugles. Tandis que se dévoilait la vérité, telle la peau du crâne sous les cheveux que le temps raréfie, tu te permettais de succomber encore au doute. La Mort se rappelait à ton souvenir, mais tu prétendais avoir peu de mémoire. Tu pouvais alors donner aux pauvres une part de tes biens, mais tu te refusais au partage. Tu choisis une obole mais te la gardes par-devers toi, sachant pourtant que la religion t'exhorte à remettre cet argent à d'autres. De construire un palais tu fais choix et le surélèves sans cesse davantage au lieu de dispenser aux indigents le surplus de tes biens, ainsi qu'il t'est recommandé. De prendre conseil pour accomplir ce qui est juste, tu t'abs tiens et soupirez alors après d'autres dons afin d'augmenter ton pécule. L'attrait d'un vêtement que tu convoites prend le pas sur l'amour d'un trésor de mérites que tu tiens à ta portée. Les cadeaux sont autant d'hyacinthes pour ton cœur qui les préfère au bonheur qu'engendre la ponctualité des prières quotidiennes. Peu te chaut qu'à toute occasion soit augmentée exagérément la dot et négligé le versement des aumônes légales. Davantage aiguisent ton appétit les grands

plateaux de mets variés que ne le font les feuillets où sont prescrites les obligations religieuses. Davantage te réjouissent les plaisanteries que la récitation du Coran. Tu ordonnes de faire le bien, mais violes ce qu'il a de sacré. Tu blâmes les actes illicites mais ne t'en abtiens guère. Tu interdis à l'autre l'enclos d'injustice sans craindre d'y pénétrer toi-même. Tu redoutes l'hostilité des hommes et des Djinns, quand c'est Dieu qu'il convient de craindre.

Puis l'orateur ajouta en vers :

*Malheur à qui recherche
les biens de ce monde
et pour les atteindre, tête baissée
se précipite.*

*Sa passion pour les acquérir,
l'amour exagéré qu'il leur voue,
l'écarteront pour longtemps
du bon usage de son intelligence.*

*S'il en comprenait la valeur véritable,
un reste de boisson au fond d'un vase
le comblerait davantage
que ce qu'il cherche à obtenir.*

Sur ces mots prit fin le déluge de ses propos sonores ; avalant sa salive, il accrocha une petite outre à son épaule et ajusta sa béquille. Bouche bée, l'assemblée comprit qu'il se préparait au départ et aussitôt chacun de glisser sa main dans la fente de son vêtement et de l'emplir, selon sa générosité, afin de lui venir en aide.

– Emploie cet argent pour tes dépenses, disait l'un.

– Distribue ces dons à tes compagnons, disait l'autre.

Une petite moue aux lèvres, il accepta ces largesses et,

prononçant leur éloge, il planta là ses bienfaiteurs. Il prit congé de ceux qui voulaient l'accompagner et leur faussa brusquement compagnie afin de tenir sa route cachée. Et ceux qui le suivaient encore, il les sema, gardant secret son pâturage de printemps.

Et moi, dit al-Hârith, « l'Assoiffé de connaissances, fils de l'Homme entreprenant », en catimini je suivis à son insu ses traces. C'est ainsi que j'arrivai sur ses talons jusqu'à une cave où furtivement il s'était faufilé. Je lui accordai pour tout délai le temps d'ôter ses sandales et de se laver les pieds, puis, brusquement, je fis irruption dans le réduit, et là je le vis assis auprès d'un disciple, devant du pain blanc, un chevreau qui rôtiissait sur des pierres incandescentes et une jarre de vin qui trônait, leur faisant face. Je m'écriai :

– Toi, l'homme, est-ce une façon de se conduire quand on a prononcé les discours que tu as prononcés ?

Comme sous le coup d'une insolation, le rouge lui monta au front et son visage se craquela sous le choc de sa colère. Les yeux exorbités, il me fixa avec une violence telle que je craignis qu'il n'en vînt à se jeter sur moi. Une fois son feu éteint et sa chaleur retombée, il me récita ces vers :

*J'ai revêtu la tunique gansée de noir
afin de me procurer le gâteau
de froment et de miel, et j'ai fixé
un hameçon dans chaque appât.*

*De mon prêche j'ai fait
un filet de ruses pour capturer
gibier mâle
et gibier femelle.*

*Tant m'a protégé le siècle
que je peux, de par la finesse*

*de mes malices, pénétrer le fourré
où se tapit le lion.*

*En vérité jamais je n'ai subi
nul malheur apporté au fil des jours
et jamais nul frisson d'épouvante, à l'idée
du lendemain, ne m'a parcouru l'échine,*

*nulle personne cupide
n'a pu me pousser
vers une source dont l'eau
aurait terni mon honneur.*

*Si le siècle s'était montré juste
dans ses décisions,
il n'aurait pas donné le pouvoir
aux médiocres.*

Puis il me dit :

– Approche et mange ; puis, à ton gré, lève-toi et improvise des vers.

Alors je m'adressai au disciple :

– Je t'en conjure, par Celui à qui tu demandes de t'épargner tout dommage, apprends-moi qui est cet homme.

– C'est Abou-Zayd, natif de Sarouâdj, me répondit-il, le flambeau des Émigrés, la couronne des Lettrés.

Livré tout entier à la stupéfaction qu'avait engendrée ce que mes yeux venaient de contempler, je repris le chemin qui m'avait mené là.

II

LA SÉANCE DE HOULWÂNE

Al-Hârith, «l'Assoiffé de connaissances, fils de l'Homme entreprenant», raconta cette histoire :

Dès que me furent ôtées les amulettes dont, selon la coutume, on pare les petits garçons, et que les turbans les eurent remplacées, je devins un client assidu à l'hôtellerie des belles-lettres. Afin d'y parvenir au plus vite, je n'hésitai pas à crever mes chevaux, tant était grand mon désir d'y prendre dans mes filets ce qui, aux yeux des hommes, pourrait me tenir lieu d'ornements et de nuages gorgés d'eau qui prémunissent contre la sécheresse. Afin de satisfaire ce désir excessif et cette avidité, dans l'espoir d'étancher ma soif d'instruction, je prenais langue avec tout personnage illustre et rare, faisant mon miel de l'averse torrentielle comme de la bruine ténue. Aussi, des «il se peut que» comme des «il faut espérer que» faisais-je grand cas.

Un jour, j'avais déjà jaugé mes frères humains, pris l'aune de toute chose et décidé de ce qui enlaidit et dépare, alors que j'arrivais à Houlwâne, je rencontrai Abou-Zayd, natif de Saroùdj, qui faisait feu des quatre pieds pour se couler dans le moule des généalogies, tirer parti d'un bon lignage et vagabonder sur le sentier des bénéfiques. Tantôt il se présentait comme descendant de la famille de Sâsâne, ancêtre des Chosroês, les anciens rois de Perse, tantôt il faisait remonter

son origine aux roitelets de Ghassâne¹. Parfois il revêtait la tenue des poètes, parfois l'habit des notables. Mais sous ces aspects changeants, dont le maquillage ne trompait point, il se paraît toujours d'une beauté singulière car il jalonnait ses discours de propos savoureux des Anciens que la tradition rapporte, pratiquait les belles manières qui toujours la sympathie attirent, faisait montre d'un bon bagage, d'une éloquence sans rivale et d'un à-propos sans défaillance. De la sorte, grâce à sa culture éminente, il gravissait d'un pied assuré les plus hauts sommets de la science. Aussi, devant l'excellence de ses facultés, fermait-on les yeux sur ses défauts et pour sa vaste connaissance, désirait-on le revoir ; piqué par l'astuce de ses reparties spécieuses, chacun cherchait à lui porter la contradiction et, ne serait-ce que pour la saveur de son langage, on acceptait sans barguigner de lui porter secours.

Or donc, pour ces qualités particulières, je m'accrochais aux franges de ses vêtements, tâchant de me distinguer d'entre mes rivaux afin de lui prouver mon affection sincère et de savourer la préciosité de ses arguments.

*De par sa grâce, je dissipais mes soucis
et d'un œil serein, rayonnant de lumière,
je considérais mon époque.*

*Auprès de lui, je me sentais en sécurité, protégé
par un parent, assuré de mes besoins, désaltéré ;
sa vie était pour moi une pluie bienfaisante.*

Ainsi en alla-t-il pendant un certain temps. Chaque jour, pour moi, il se lançait dans une conversation enrichissante et

1. Dynastie de rois arabes, qui contrôlaient la frontière de la Syrie byzantine avant l'islam.

délivrait mon cœur de l'incertitude. Et cela continua jusqu'à l'instant où la main de la pauvreté lui tendit la coupe de la séparation. Le plus infime morceau de viande ayant disparu, il dut quitter le pays d'Iraq; force lui fut pour trouver entraide de chercher refuge dans d'autres contrées; sous l'étendard déployé de l'échec il prit place dans la colonne des voyageurs en quête de compagnon. Pour affronter de nouvelles aventures, il affûta sa volonté et, comme s'il avait tiré sur les rênes de mon cœur, il s'éloigna de moi.

*Lui parti, je ne ressentis nulle admiration
enthousiaste pour ceux qui voulaient
me tenir compagnie. Ceux qui m'exhortaient
à les voir n'éveillaient en moi aucun désir.*

*Depuis qu'il m'a échappé, personne n'a surgi
qui soit de mérite comparable.
Depuis, aucun homme de semblable nature
jusqu'à moi n'est parvenu.*

Il disparut de mon horizon sans que, pour un temps, il me fût possible de savoir dans quel refuge il avait trouvé abri, sans que me parvînt le moindre indice en mesure de me lancer sur sa piste. Lorsque je mis fin à mon exil et retournai au pays où j'avais grandi, je me rendis à la bibliothèque de la ville, où se retrouvaient les lettrés pour y rencontrer ceux qui s'étaient expatriés et, venant de partout, affluaient en ce lieu. Alors que je m'y trouvais moi-même entra un personnage à l'aspect misérable et à la barbe abondante. Bientôt il commença à déverser sur nous l'élixir qui s'échappait de son outre à réflexions et, dès ses premières paroles, l'admiration s'empara de l'assistance.

S'adressant à son voisin, il demanda :

– Quel livre lis-tu là avec tant d'attention ?

– C'est l'Anthologie d'Abou-'Oubâda¹, un auteur dont l'excellence des œuvres est chose avérée, répondit son interlocuteur.

– Dans ce que tu en as lu, reprit le nouveau venu, as-tu remarqué quelque passage dont tu as noté l'élégance raffinée?

– Oui. Ce qu'il a dit en vers :

*On dirait qu'elle sourit
à seule fin de montrer une rangée de perles,
ou de grêlons, ou de fleurs
du chrysanthème matricaire.*

L'auteur s'est surpassé dans la suite de ses comparaisons.

– Quel n'est pas mon étonnement, répliqua l'autre, lorsque je vois l'art littéraire se perdre dans de telles futilités ! Pauvre de toi, tu as pris pour de l'embonpoint ce qui n'était que chair tuméfiée et enflée. Tu as attisé un feu qui n'était pas même pris². Comme tu restes en deçà de ces vers d'exception que je vais te citer, où sont rassemblées les images qui évoquent les lèvres et la bouche !

*Je donnerai mon âme pour la rançon
d'une bouche que son sourire éclaire,
que ses dents ornent de fraîcheur,
une fraîcheur qui remplace toute autre
et te comble.*

*Entre ses lèvres luit un éclair,
reflet de lumière sur des perles humides
et sur des grêlons mêlés aux fleurs*

1. Abou-'Oubâda, al-Walid, fils de 'Oubayd, al-Bouhtourî, mort en 204/897, auteur de la *Hamâsa*, anthologie poétique.

2. Proverbe populaire.

*du chrysanthème matricaire, aux spathes de palmiers
et aux bulles pétillant à la surface de la coupe.*

La beauté, la saveur de ce poème conquièrent tout un chacun. On le pria de le répéter et de le dicter lentement afin d'en pouvoir prendre copie. Et de demander qui en était l'auteur, s'il était en vie ou mort; alors il répondit :

– Par Dieu, qui vous invite à porter vos pas vers la vérité est, plus que quiconque, digne d'être suivi; la sincérité mérite que l'on prête l'oreille à ses propos. L'auteur de ces vers, bonnes gens, est celui qui, ici et maintenant, vous parle.

Cet aveu engendra quelque doute au sein de l'assemblée qui refusa d'apporter foi à ses allégations. L'autre devina chez les assistants une soudaine méfiance et subodora ce qui, dans leur esprit, ne s'exprimait pas encore. Afin de devancer le blâme et de refermer la fissure qui menaçait de lézarder l'édifice dont il venait de jeter les bases, solennellement il déclara : « Un léger soupçon injustifié est déjà un péché », puis il continua en ces termes :

– Ô vous, qui citez les vers des Anciens et soignez les plaies du langage, sachez que la pureté d'un métal précieux ne se mesure qu'à la fonte et que la main de la vérité lacère le manteau du doute. Ne disait-on pas autrefois déjà : « Seule une mise à l'épreuve permet de décider de l'honneur ou du mépris que mérite un homme » ? Afin d'être jugé sur pièces, voici que je dévoile à vos regards ce que d'ordinaire je tiens celé. Voici que je montre à tous la trousse que je dissimule à l'arrière de ma selle, afin que vous considériez attentivement son contenu.

Un assistant saisit la balle au bond et déclara :

– Je connais un vers qui n'a servi de modèle à aucun autre poète et nul talent n'a permis à qui l'a lu d'en composer un semblable. Si tu désires conquérir les cœurs de cette assemblée, improvise donc un vers dans le genre que voici :

*Elle fit pleuvoir des perles
qu'un narcisse engendra,
elle donna à boire aux roses
et comme les grêlons mordit
les fruits du jujubier.*

En un clin d'œil et moins encore, ce personnage singulier improvisa ces vers hors du commun :

*Je lui demandai, lorsqu'elle vint me visiter,
de relever sa voilette
rouge foncé, et de communiquer
à mon ouïe la plus agréable
des nouvelles ;*

*elle souleva la pourpre crépusculaire
qui voilait la blanche clarté lunaire
et laissa, îlot de pierres précieuses, couler
les mots de sa bouche,
bague imprégnée de parfums.*

Cette invention impromptue laissa sans voix les assistants qui confessèrent qu'un tel talent ne pouvait plus être mis en doute. Quant à lui, les voyant engagés sur le sentier des égards, les yeux fixés à terre, envoûtés qu'ils étaient par le charme de ses paroles, il leur annonça d'autres vers de sa composition. Relevant la tête, il récita :

*Elle vint à moi, le jour où la séparation
se montrait inévitable, de noir vêtue,
mordillant de regret le bout de ses doigts,
muette de désespoir.*

*Chevelure de nuit sur l'aurore du visage,
tous deux portés par le rameau flexible
de sa taille, les perles de ses dents
agaçant le cristal de ses doigts.*

Sur quoi, comparant ses dons poétiques à une pluie féconde et durable, l'assemblée porta son talent au pinacle et estima son commerce souhaitable et sans égal l'ordonnancement de sa vêtue.

Aussi, poursuivit le narrateur de cette histoire, lorsque je vis s'embraser son feu et briller ses ornements de nouveau marié, considérai-je ses traits avec attention et scrutai-je ce que sa beauté pouvait receler de particulier. Et voilà que, les ténèbres de sa nuit s'étant déchirées comme à l'apparition de la lune, je reconnus en lui notre cheikh natif de Saroùdj. Retrouver cette source qui désaltère m'inonda de joie et je me précipitai pour lui serrer les mains.

– Quel changement dans ton aspect m'a empêché de te reconnaître au premier coup d'œil? Quels événements ont blanchi ta barbe que je n'aie vu d'emblée les qualités qui sont ta parure?

Il me répondit en récitant ces vers :

*Les malheurs qui fondent sur l'homme
donnent des cheveux blancs et le siècle
place chacun dans des situations bien différentes.*

*Si un jour il obéit
à quelqu'un, le lendemain
il s'en rendra maître.*

*N'attends rien de bon des éclairs
qu'il lance, car c'est un nuage
qui ne donne pas de pluie.*

*Prends patience s'il soulève
les difficultés sur ton chemin
et les accumule contre toi,*

*car il n'a point de honte, le lingot d'or
d'être tourné et retourné dans le feu,
quand on le veut purifier avant son emploi.*

Ayant dit, il se leva, quitta la place où il s'était assis et alla son chemin, avec les cœurs des assistants pour compagnons de ses voyages.

III

LA SÉANCE DE LA PIÈCE D'OR

Al-Hârith, «l'Assoiffé de connaissances, fils de l'Homme entreprenant», rapporta ce qui suit :

J'étais avec quelques amis à tenir un de ces colloques diurnes dont la belle ordonnance empêchait quiconque d'en repartir les mains vides : tout briquet savait y jeter son étincelle, mais aucun entêtement ne risquait de mettre le feu aux poudres. Tandis que nous nous arrachions des mains les poèmes qui circulent dans ce genre d'assemblée et rivalisions pour citer le premier le meilleur des auteurs anciens, voici que surgit un personnage en haillons et de surcroît boitant de disgracieuse manière. Il dit :

– Ô vous autres les bienfaiteurs, qui détenez les trésors et portez les bonnes nouvelles, vous qui vous prévalez de sortir de diverses tribus, qui dès le matin connaissez la prospérité et prodiguez vos bienfaits comme autant de lampées pour combattre la soif du réveil, considérez celui qui vous parle : autrefois il tenait table ouverte et avait la main large ; sa bourse rondelette dégorgeait une part de son embonpoint ; pour propriété, il avait noble tenure, et quand il traitait ses hôtes, il ne regardait pas à la dépense. Et puis voilà que dame Fortune obstinément se mit à lui montrer son autre face, et les afflictions à mener contre lui un siège interminable ; les envieux le tourmentèrent, attisant jusqu'à l'embrasement les brandons

de leur méchanceté. Les noirs fléaux de l'époque, l'un suivant l'autre, le prirent pour cible. Tant et si bien que sa paume en devint une place désertée, telle la source dont l'eau s'est perdue dans la terre. Le domicile se fit revêche, le lieu de réunion sans attrait, les banquettes rembourrées de gravier, et rugueux le fil des jours. Sans cesse la famille gémissait, les étables se vidaient, les envieux s'apitoyaient, bref, les richesses, celles que l'on voit comme celles que l'on cache, désertèrent le logis. Déjà méchants et jaloux, gens prompts à se réjouir le cœur aux malheurs d'autrui, ils entamaient l'éloge funèbre, et le siècle funeste lui-même s'émut, ainsi que la pauvreté qui fait mordre la poussière.

« Lors, les démarches répétées endurcirent, telles des semelles, la plante de nos pieds et pour seule nourriture nous restèrent de misérables arêtes, au point que nous dûmes ravalier la violence de nos désirs et héberger la faim au fond de nos entrailles, maquiller nos yeux du fard des veilles opiniâtres et prendre pour patrie le creux des fossés. Trompant notre bouche à mâchonner des feuilles d'astragale, nous songions combien douce serait la mort qui nous détruirait tout entier, et combien tardait ce jour qu'a fixé notre destin.

« Or donc, y a-t-il parmi vous un homme libre qui puisse nous guérir, un homme dont la bonté pourrait nous gratifier de quelque présent ? Par Celui qui m'a donné pour aïeule Qayla, de la tribu royale des Ghassânides, me voilà, au soir de ma vie, devenu le frère de l'indigence, sans plus même disposer de la nourriture qui m'octroierait une paisible nuit.

À ces mots, dit le narrateur, le voir se débattre dans l'enclos de la misère attendrit mon cœur et je succombai au charme de son verbe. Je sortis de ma poche une pièce d'or et, pour en voir plus, lui dis :

– Si, en vers, tu me fais l'éloge de cette pièce d'or, elle est à toi à jamais.

Sur-le-champ et sans emprunt aucun à nul autre poète, il se lança dans cette improvisation :

*Combien généreuse est cette pièce jaune
dont la couleur fait du bien à chacun ;
grande voyageuse, elle dépasse tout horizon
et pousse fort loin ses pérégrinations !*

*Le récit de ses exploits, sa renommée,
de génération en génération sont transmis ;
les rides de son front
écrivent le secret de l'opulence.*

*Sur son visage sont tracées les limites
exactes du succès des entreprises ;
son front brillant a été modelé
pour mériter l'amour de tous les hommes,*

*comme si le métal dont elle est frappée
était extrait du fond de leur cœur.
C'est avec la pièce d'or qu'attaque, impétueux,
celui qui ne fait qu'un avec sa bourse.*

*Si de quelqu'un la famille n'est plus,
ou qu'elle tarde à lui porter secours,
quel auxiliaire précieux que l'or,
dans sa pureté et son éclat !*

*Quelle aisance à soutenir seul le combat,
quelle force pour remporter seul la victoire !
Combien de chefs l'ayant pris pour lieutenant
ont vu leur pouvoir à jamais assuré !*

*Combien de riches, sans lui,
auraient connu l'angoisse permanente!
Combien d'armées considérables
a-t-il mis en fuite de son assaut foudroyant!*

*Combien de lunes pleines a-t-il fait décroître,
en se multipliant!
Que de colères sa flamme
a-t-elle combattues!*

*Baisse-t-il le ton de ses confidences,
alors le mordant de ses paroles devient
tolérable. Les captifs de sa fougue sont élargis
quand s'interposent ceux qui le possèdent.*

*Délivrance jusqu'au bonheur en son plein,
Tel est le fruit de cet or si précieux.
Par le prix d'un Seigneur indéfini, j'affirme
que sa nature le place au-dessus de tout.*

*Ne serait ma piété, je dirais
que sa Gloire est incomparable.*

Ces vers prononcés, il tendit sa paume ouverte et affirma :
– Un homme libre tient sa promesse comme donne son eau
le nuage gorgé de pluie quand résonne le tonnerre en son sein.
Je lui jetai la pièce et dis :
– Prends et sache que je n'ai aucun regret à m'en séparer.
Il mit la pièce dans sa bouche tout en déclarant :
– Que Dieu, notre Dieu, y place Sa bénédiction !
Puis, retroussant ses manches et le bas de son vêtement, il
prit souffle et élan afin de poursuivre la course de ses louanges
et remerciements. De sa façon je ressentis une soif pareille à

la nostalgie de l'amant qui voit se tarir la source de son plaisir. Tout aussitôt je glissai sur la pente d'un nouveau sacrifice, en proie au désir passionné d'entendre une fois encore son verbe tumultueux. Aussi dénudai-je une autre pièce d'or, lui disant :

– Serait-il dans tes cordes de prononcer le blâme de ce métal précieux afin que je te la donne et que tu la gardes par-devers toi ?

Aussitôt et sur un rythme rapide, se lançant en une improvisation, il psalmodia les vers que voici :

*Puisse-t-il s'anéantir à jamais,
ce métal trompeur et insincère
dans ses affections ! De couleur jaune,
il a le visage double, tel l'hypocrite.*

*À qui le regarde, il évoque
la joie d'un ornement nouveau
parant l'objet aimé ; et le désespoir d'un amant
malheureux dont le teint a pris sa couleur.*

*L'aimer, chez ceux qui possèdent
la connaissance initiatique,
porte à encourir
la colère du Créateur.*

*Sans l'or, on ne couperait pas la main droite
à qui le vole, comme le Coran le prescrit ;
sans l'or, l'injustice ne naîtrait pas au cœur
de l'homme enclin au libertinage.*

*Sans l'or, l'avare ignorerait cette horreur
instinctive quand vient le visiteur nocturne,
et le créancier ne se plaindrait pas du retard
que met le débiteur à s'acquitter.*

*Se réfugierait-on en Dieu quand l'envieux
promène son regard sur un bien qu'il convoite ?
Et tout le mal terré au sein des créatures
apparaîtrait-il de façon aussi manifeste ?*

*Lorsque surviennent les difficultés où ta personne
est en danger, rien ne te libère,
sinon l'absence de cet or qui disparaît
aussi vite qu'un esclave en fuite.*

*Comme il est excellent, l'homme qui le jette
du haut des sommets, et cet autre qui l'aime
assez pour vouloir que chacun
se réjouisse de son reflet !*

*Alors, d'un cœur sincère il dira,
et en toute vérité :
« Point ne trouve souhaitable
que tu m'épouses. Or donc quitte-moi. »*

De mon admiration je portai témoignage :

– C'est une averse diluvienne que tes paroles !

– Que ta promesse a provoquée, repartit l'autre.

Je lui tendis une nouvelle pièce d'or et lui déclarai :

– En voici une seconde. Il ne te reste plus qu'à remercier Dieu de l'aubaine.

Il la rangea dans sa bouche auprès de sa sœur jumelle. Après quoi, il tourna les talons et s'éloigna, rendant grâce pour les biens du jour à venir, c'est-à-dire le lendemain, et gloire pour un interlocuteur aussi libéral.

Tout aussitôt, dit al-Hârith, fils de Hammâm, « l'Assoiffé de connaissances, fils de l'Homme entreprenant », me vint l'intuition que ce personnage ne pouvait être autre qu'Abou-

Zayd, et qu'il ne feignait de boiter qu'à seule fin de tromper son monde. Aussi le rappelai-je auprès de moi pour lui dire :

– Le brillant de ton langage a trahi l'opacité de ton identité véritable. Redresse ta démarche et cesse de boiter.

Il me rétorqua :

– Si tu es bien, ô toi, le fils de Hammâm, honneur à toi et puisses-tu vivre longtemps parmi les hommes généreux !

– Eh oui, je suis al-Hârith, répliquai-je. Comment vas-tu, Abou-Zayd, au sein des remous de l'existence ?

– Je me débats entre les extrêmes, de la misère la plus noire à l'aisance la plus large ; tour à tour deux vents contraires vont me poussant : l'ouragan furieux et la brise légère.

– Comment en es-tu arrivé à faire semblant d'être boiteux ? Des gens de ta valeur ne font pas ainsi les pitres !

Alors son visage hilare changea et s'assombrit, jetant un voile sur cette joie naturelle qui émanait de sa personne. Tout en prenant congé, il me répondit par ces quelques vers :

*J'ai feint d'être boiteux,
non que me plaise cette infirmité,
mais pour frapper à coups redoublés
à la porte de la délivrance,*

*afin de pouvoir quelques instants
paître libre, la bride sur le cou,
et changer quelque peu d'ambiance,
loin des sentiers battus.*

*Si d'aucuns blâment ma conduite,
je leur dirai : « Agréez mes excuses,
car qui boite n'est pas tenu de suivre
à la lettre les prescriptions religieuses. »*

IV

LA SÉANCE DE DAMIETTE

Al-Hârith, fils de Hammâm, «l'Assoiffé de connaissances, fils de l'Homme entreprenant», donna les renseignements que voici :

Un jour je me rendis à Damiette. Cette année-là, le flot de ma fortune montait et descendait comme la marée. L'opulence alors me souriait et m'inclinait à prendre pour frère le premier venu. On aurait dit que la richesse me laissait cueillir ses parures à l'envi comme on ramasserait des carrés de soie bigarrée pour s'en faire un vêtement. La douceur de vivre et d'être heureux s'offrait à moi sous tous ses visages.

Je me joignis donc à une troupe de compagnons qui avaient enterré le bâton de discorde et décidé de ne se nourrir que du lait de la compréhension réciproque au point d'en paraître aussi égaux que les dents d'un peigne, semblait-il, des compagnons dotés d'une âme unique pour tempérer l'excès de leurs passions. En outre, nous filions comme le vent sur nos montures agiles. Aux gîtes d'étape comme aux points d'eau qui se présentaient sur notre route, d'instinct nous faisons vite et ne flânions guère.

Une nuit que l'aube adolescente tardait à poindre et que l'obscurité étendait toujours sa chape de cuir noir comme l'aile du corbeau, voilà que soudain nos bêtes pressèrent le pas. Nous parcourûmes encore un long chemin avant que

la main de l'Aurore salvatrice ne relevât ce manteau aveuglant. À cheminer ainsi, la fatigue nous prit et le sommeil s'approchait à pas de loup quand nous découvrîmes une terre aux plantes fraîches, aux collines arrondies et où soufflait une brise languide. Nous fîmes choix d'y laisser reposer nos bêtes au pelage gris et de nous livrer à notre petit somme du matin. Alors qu'on détachait les montures dont tout aussitôt cessèrent les grognements de fatigue et le halètement du premier sommeil, j'entendis quelqu'un dire bien haut à l'un de ses compagnons :

– Quelle est ta conduite envers tes contemporains et ceux qui t'entourent ?

– Même si mon voisin se montre injuste, j'observe les lois du bon voisinage et à l'égard de celui qui m'attaque, je multiplie les liens d'amitié. Devant mon associé, même s'il sème désordre et confusion, je reste d'humeur égale. Et quand bien même un parent me ferait boire de force de l'eau bouillante, je lui rendrais service. Pour moi celui qui fait montre d'un peu de pitié prend le pas sur le frère utérin. À l'égard du quidam qui ne répond pas aux services que je lui ai rendus et ne reconnaît que la dixième partie de sa dette, je continue à tenir mes promesses. Pour moi, aussi considérables que puissent apparaître les dons que je dispense, ce sont là choses infimes et je couvre de bienfaits qui m'a tenu compagnie ne serait-ce qu'un instant ; pour moi, celui-là revêt l'importance du chef de l'État, et qui consacre une part de son temps pour me parler, celui-là passe à mes yeux pour mon suzerain. À ceux qui conversent avec moi je donne tout et j'accepte volontiers qu'ils profitent de ma fortune. Mon verbe se fait doux à l'égard de qui me hait et toujours je m'enquiers de qui m'abandonne. Je n'attends point de reconnaissance pour les services rendus et me contente d'entretenir des rapports de courtoisie : de mon dû, la plus petite part me suffit. Si je suis traité avec injustice, je ne pousse

pas les hauts cris. Je ne réclame le châtement de personne, pas même du serpent qui m'attaque.

Son interlocuteur lui répondit :

– Voilà qui est bel et bon, mon fils ! Pourtant la coutume veut qu'on se montre avare avec l'avare et cupide envers les objets de valeur. En ce qui me concerne, n'a de prix que la compagnie de ceux qui me couvrent de leurs bienfaits et quant à l'orgueilleux, qu'il ne s'attende à aucun égard de mon fait. Nulle affection sincère pour celui qui me dénie la justice. Celui qui oublie ses promesses ne saurait être un frère pour moi. Chaque fois que mon prochain déçoit mes espérances, il n'est plus question que je lui vienne en aide. Pourquoi se préoccuper de celui qui a renié ses engagements ? Je n'ai aucune affection pour mes ennemis. Celui qui œuvre contre moi ne saurait espérer une quelconque réconciliation : plante-t-on ses bienfaits en terre hostile ? Je ne puis tolérer qu'une part de mes biens tombe aux mains de quiconque prépare mon malheur. Qui se réjouit de ma mort n'a aucunement droit à mon amitié, mais qui m'aime du plus profond de son cœur mérite tous mes dons. Et seuls les remèdes que prescrit quelqu'un que la tendresse anime peuvent me rendre la santé. Que quiconque vienne à me refuser son aide en cas de besoin est une raison suffisante pour lui refuser mon amitié. Pas d'intention pure à l'égard de qui souhaite ardemment de me voir passer de vie à trépas. À quoi bon des prières pour le riche qui me refuse le nécessaire ? Jamais je ne déploie de compliments devant qui me lèse. Au nom de quoi est-il ordonné que je dilapide mes trésors de bénévolence et que tu aies licence de les amasser ? que je m'étrécisse et que tu enfles, que je m'effrite tandis que tu te condenses, que je me consume tandis que tu gardes une température supportable ? Non, de par Dieu, pour comparer nos règles de conduite comme pour peser les métaux précieux, c'est un trébuchet qu'il nous faut. Mettons côte à côte les résultats obtenus ainsi que l'on

fait pour mesurer deux chaussures et vérifier leur taille, afin d'éviter la haine qu'engendre l'idée préconçue. À quoi bon te resservir les mêmes arguments si c'est pour entendre la réponse du berger à la bergère? Pourquoi te soutiendrais-je cependant que tu ferais fi de mes capacités? Pourquoi te retirer les marrons du feu si tu me maltraites injustement? Pour quel motif se rapprocher de qui vous évince? Comment atteindre à l'équité en pratiquant la tyrannie? Le soleil brille-t-il au travers d'un ciel couvert? Depuis quand la confiscation des biens a-t-elle allumé les feux de l'affection? Mériterait-il le nom d'homme libre, celui qui aveuglément réglerait sa conduite sur des lois édictées pour l'avenir? Or donc ton père a cent fois raison de te dire, et en vers :

*À celui dont l'affection m'a touché
j'ai accordé rétribution,
récompense d'un architecte
qui construit sur des fondations solides.*

*Pour traiter un ami, j'emploie la même mesure
que la sienne
à mon endroit, vraie quand elle est vraie
et fausse à sa pareille,*

*sans le léser en rien.
Celui dont la mesure varie
de la veille au lendemain,
voilà le pire des hommes.*

*Celui qui de moi veut tirer
bénéfice
ne récoltera
que ce qu'il aura semé.*

*Point sciemment ne cherche tricherie
et vais main dans la main
de mon partenaire. Jamais ne le quitte
avec l'impression d'avoir eu pieds et poings liés.*

*Point n'apparaît à mes yeux
qu'il soit un devoir
de respecter les droits
de qui lui-même s'en moque.*

*Souventes fois un faux ami
a cru posséder ma confiance
et s'est imaginé que son habit de mensonge
pouvait m'avoir leurré.*

*Dans sa bêtise il ne pouvait comprendre
que je faisais semblant d'être conquis
mais qu'en réalité je ne lui rendais
que la monnaie de sa fausse pièce.*

*Éloigne de toi comme un ennemi abhorré
celui qui te prend pour un niais,
ne vois en lui qu'un cadavre
à jamais enfoui dans sa fosse.*

*Déguise-toi devant qui
cherche ton amitié en s'accoutrant lui-même
et fais-lui ainsi comprendre
que tu n'as que faire de ses bons sentiments.*

*N'espère pas te lier à qui s'aperçoit
que tu as besoin de son argent. Fuis-le
afin qu'il comprenne que volontiers
tu te passerais de son affection.*

Avoir surpris la conversation de ces deux personnages, dit al-Hârith, fils de Hammâm, me donna envie de connaître leur visage. À peine l’Aurore, fille du Soleil, eut-elle point à l’horizon et l’Air revêtu son habit de lumière que, plus rapide que le corbeau, avant que les montures n’eussent repris leur marche, je m’élançai vers ces voix qui m’avaient intrigué la nuit durant. Attentivement je scrutai leur physionomie et finis par reconnaître Abou-Zayd et son fils en train de converser. À coup sûr, c’étaient eux dont m’avaient distrait les propos qui donnaient matière à réflexion. Leurs vêtements étaient fatigués. Alors, comme si j’avais pris pitié de leur apparence misérable, j’allais à eux du pas guilleret de qui croit tirer profit de l’amabilité d’autrui. Je leur dis sans ambages que je voulais bien qu’ils se joignissent à mon domestique et qu’ils disposassent à leur gré de mes biens, à proportion de leur pléthore comme de leur pénurie. Après quoi je me mis à faire l’éloge de leur mérite auprès des cavaliers de notre troupe et incitai les plus riches d’entre eux à se montrer généreux à leur égard. Je poursuivis ce manège jusqu’à ce qu’ils fussent couverts de cadeaux et pressés de tous côtés par de nouveaux compagnons de route.

À ce gîte d’étape il nous fallait fouiller les quatre horizons pour apercevoir des maisons où trouver la douce chaleur de l’hospitalité.

Lorsque Abou-Zayd vit sa besace remplie et son indigence dissipée, il me dit :

– Mon corps est des plus sales : des couches de crasse s’y sont accumulées. M’autorises-tu à aller à la recherche d’un village où je pourrais prendre un bain et accomplir ce haut fait qui consiste à redevenir propre ?

– Fais ce que bon te semble, répondis-je, mais fais-le promptement. Reviens vite, reviens le plus vite possible.

– Tu me verras réapparaître plus rapidement que ne reviendra ton regard au gîte de ton œil.

Et il s'en fut, tel un coursier sur l'hippodrome, en disant à son fils :

– Plus vite ! Plus vite ! Il ne faut pas lui laisser le temps de s'apercevoir qu'il a été floué !

Bref, il prit la fuite. Nous restâmes à l'attendre avec l'impatience qui agite le temps qui sépare des grandes fêtes et parfois envoyions des hommes en reconnaissance afin de savoir s'il reviendrait bientôt : vous auriez cru des éclaireurs chargés de découvrir un point d'eau. Et ainsi jusqu'au vieillissement du jour. Sous les flots torrentiels de notre inquiétude, la journée s'érodait au point que lorsque nous fûmes incapables d'attendre plus longtemps et que le soleil eut disparu derrière les montagnes à l'horizon je dis à mes compagnons :

– Nous ne pouvons plus attendre davantage. Nous avons tant patienté que nous avons pris retard sur notre itinéraire. Il appert que l'homme a menti. Préparez-vous à partir et pas un regard ni à dextre ni à sénestre, sur les jolies femmes de cette contrée aride¹.

Je me levai pour sangler ma monture afin de poursuivre le voyage. Sur le bât de l'animal, de la main d'Abou-Zayd, je trouvai les vers suivants :

*Ô toi, qui m'as servi d'auxiliaire
et, seul, m'as aidé
au sein de cette compagnie,*

*ne crois pas que je me suis éloigné
de toi par lassitude
ou impétuosité.*

1. À cause de la chaleur intense du jour, les voyages se faisaient la nuit.

*Mais toujours j'appartiendrai
à ceux-là qui, ayant alimenté
autrui, quittent la place et s'en vont.*

Je donnai ces mots à lire à mes compagnons afin que l'excusât celui qui l'aurait critiqué. Chacun fut ravi de sa faconde. Toutefois nous demandâmes refuge en Dieu contre ses futurs méfaits. Ensuite de quoi nous nous dépêchâmes et au cours de ce voyage ne revîmes plus celui qui avait pris nos cadeaux en échange des étincelles de son génie.

LA SÉANCE DE KOÛFA

Une nuit, raconta al-Hârith, je passai la veillée à Koûfa¹. Deux couleurs teintaient l'épiderme de la nuit car elle apparaissait et noire et blanche. La lune brillait au firmament et ressemblait, dans sa convexité, à un collier d'argent. Mes compagnons, vous les auriez dits nourris aux mamelles de l'éloquence, et jusqu'au souvenir des envolées oratoires de Sahbâne, de la tribu de Wâ'il, se trouvait balayé par les franges du manteau de l'oubli. Certains de leurs propos s'imprimaient à jamais dans la mémoire et, à les entendre, tout sens critique s'évanouissait. Ils charmaient, sans que surgît l'ombre d'un doute. À les écouter, le sommeil relâcha son emprise jusqu'à ce que la lune eût déserté le ciel. L'état de veille régnait, impérieusement. Lorsque la dense obscurité de la nuit se fut éclaircie et que ne nous resta plus que la somnolence pour tempérer notre fatigue, nous entendîmes un bruit léger à la porte, aussi insistant qu'un aboiement de chien errant. Puis retentit un coup du heurtoir qui indiquait manifestement que l'on demandait la permission d'entrer.

– Qui donc désire faire halte chez nous en cette nuit noire ?
On nous répondit par ces vers :

1. Ville en Irâq, située sur un bras de l'Euphrate.

*Ô vous, habitants de cette demeure,
puisse Dieu vous protéger
de tout mal et ne point vous abandonner
à une longue indigence !*

*Les ténèbres qui font transir
et désespèrent ont jeté
sur vous un homme échevelé,
aux vêtements couverts de poussière,*

*votre frère de route, dont le voyage
s'est allongé et élargi au point
d'en faire un être amenuisé par la misère,
difforme, pâle, livide des maux endurés,*

*ébréché comme un croissant de lune
au bout de son périple. C'est honteux et confus
que vers votre maison il s'est dirigé
sans oser rien quémander.*

*Il vous a choisis comme ultime recours
vous, entre tous les hommes,
et ne vous demande que l'hospitalité
en un lieu où il puisse respirer à son aise.*

*Accueillez donc un hôte peu encombrant
mais qui ne renonce pas à sa liberté,
acceptant le doux
comme l'amer.*

*Il vous quittera bien vite, proclamant partout
le bien que vous lui aurez fait.*

Aussitôt nous succombâmes à la douceur de son langage, dit al-Hârith, fils de Hammâm, «l'Assoiffé de connaissances, fils de l'Homme entreprenant», et sûmes qui se cachait sous ces éclairs de fantaisie. Nous nous empressâmes de lui ouvrir notre huis et accueillîmes le personnage avec des souhaits de bienvenue.

– Entre! Entre donc! Allons! Et montre-nous au débotté de quoi tu es capable!

Notre hôte répondit :

– Par Celui qui m’a guidé jusqu’à votre maison, je ne toucherai à votre nourriture que vous ne m’ayez d’abord donné l’assurance que vous ne me considérerez pas comme un pesant écornifleur et que vous ne vous mettez pas en peine pour contenter mon appétit, car souvent la nourriture engendre l’indigestion et risque de priver le dîneur des autres mets. Le pire des mécènes est celui qui oblige son invité à partager avec lui les plats qu’il présente et lui cause ainsi des dommages, de ces dommages qui s’attaquent aux corps et engendrent les maladies. Un proverbe des plus connus ne dit-il pas que le meilleur des repas est la collation du crépuscule quand le voyageur se contente d’un repas sur le pouce avant de reprendre sa route? Aussi est-il hors de question de s’attabler dès la fin de la matinée et il faut se garder de manger à la nuit tombée, car on risque alors d’avoir la vue basse. Ô Dieu, notre Dieu, allume le feu du désir de nourriture dans nos entrailles mais fais en sorte que sa vivacité ne nous prive pas du sommeil nocturne!

À l’entendre parler ainsi, on aurait pu le croire informé de nos secrètes intentions car il semblait avoir percé à jour notre projet. Il va sans dire que nous lui fîmes fête en nous soumettant à ses conditions. Nous n’eûmes qu’éloges pour des manières aussi franches et aussi simples.

Lorsque le domestique eut présenté les mets déjà prépa-

rés et allumé la lampe, je considérai l'homme avec attention. C'était Abou-Zayd lui-même. Aussi déclarai-je à mes compagnons :

– Je souhaite que l'hôte qui vient de nous arriver vous donne satisfaction. C'est là un gibier de taille que vous venez de prendre sans lever le petit doigt. La constellation de Sirius a déjà disparu du firmament mais l'astre de la poésie vient d'apparaître dans votre logis. La lune a quitté sa place entre les deux étoiles qui ont nom « le Nez du Lion » mais le « lion » de la prose élégante vient de luire céans.

Lors une joie rayonnante inonda leur visage et la somnolence quitta leurs yeux à tire-d'aile. Plus question de repos pour eux qui tout aussitôt déroulèrent de nouveau le tapis des conversations qu'ils venaient de remiser. Pendant ce temps, Abou-Zayd s'était penché sur le travail de ses dix doigts qui se démenaient pour s'emparer des nourritures qu'on lui avait présentées, et ce jusqu'à ce que le tout eût disparu comme par enchantement. Je lui dis :

– Fais-nous cadeau de l'une de ces anecdotes curieuses que tu racontes aux veillées ou encore de l'une de ces merveilles que tu as rencontrées au long de tes voyages.

– J'ai approché des prodiges que jamais n'a contemplés œil humain. Les conteurs n'en ont pas même relaté de semblables. Parmi les plus étonnants, je citerai celui qu'il m'a été donné d'admirer cette nuit lorsque vous m'avez accueilli, voilà quelques instants, cependant que je m'étais arrêté devant votre porte.

Nous lui demandâmes donc ce qu'il avait remarqué de si rare au long de ses pérégrinations. Alors, il parla en ces termes :

– Les flèches de l'exil sont les seules qui m'aient frappé. Elles m'ont pourchassé jusque sur cette terre. Quant à moi, en bien propre je ne possède que la faim sempiternelle, la difficulté de vivre et la pauvreté. J'ai certes une besace mais

elle est aussi vide que le cœur de la Mère-Moussä dont a parlé le Prophète. En dépit de ma lassitude, je me suis levé quand l'obscurité recouvrait toute chose, afin de trouver quiconque m'offrît l'hospitalité ou de dérober un pain bien rondet. M'a guidé par monts et par vaux Celui qui suscite la faim jusqu'à ce que le Destin que l'on surnomme aussi « le Père-aux-prodiges » eût arrêté mes pas devant le seuil d'une maison. Très vite j'improvisai les vers que voici :

*Que Dieu vous garde
en bonne santé,
ô vous qui habitez cette demeure !
Que la vie vous soit facile et suave !*

*N'avez-vous rien pour le fils de la route
dont les provisions se sont épuisées,
exténué par sa marche nocturne,
titubant dans les ténèbres les plus noires,*

*les entrailles tenaillées par la faim,
contractées par la disette ?
Rien pour celui qui n'a goûté la saveur
de quelque mets depuis deux jours ?*

*N'y a-t-il chez vous aucun coin
où il puisse trouver refuge,
alors que l'obscurité a laissé retomber
ses tentures à cette hauteur de la nuit ?*

*Cet homme au désespoir
succombe à un trouble sans fin.
Y a-t-il en ce logis
quelqu'un de bonne race*

qui sache lui dire :

*« Jette donc ton bâton de pèlerin et entre.
Reçois la bonne nouvelle, l'hospitalité
va t'être aussitôt accordée » ?*

« Un bel adolescent, aussi robuste qu'un taurillon sauvage, vêtu d'une tunique sans manches, apparut devant moi et me dit en vers :

*Par le respect dû au patriarche Abraham
qui a fondé et la coutume de l'hospitalité
et le sanctuaire de La Mekke pour que les pèlerins
gagnent la Mère des villes,*

*Nous n'avons rien à offrir
à qui se présente la nuit
sinon la conversation
et le coucher dans un coin du vestibule.*

*Comment peut-il nourrir autrui
celui que frappe l'insomnie,
dont la faim a limé ses os,
lorsqu'elle est advenue ?*

*Que penses-tu de cette situation
que je viens de te décrire ? Qu'en penses-tu ?*

« Je lui répondis :

« – Que m'importe un logis revêché et un hôte qui a pour alliée l'indigence ? Et d'abord, jeune homme, comment t'appelles-tu ?

« – Mon nom est Zayd. J'ai grandi à Fayd¹. Je suis arrivé

1. Lieu qui se trouve à mi-chemin de La Mekke et de Baghdâd.

ici hier en compagnie de mes oncles maternels, de la tribu des Banou-'Abs.

« – Dis-m'en davantage et qu'il te soit accordé une vie longue et prospère !

« – Ma mère Barra m'a appris, et cela ne peut être mis en doute car son prénom l'affirme, qu'elle s'est mariée à Mâwâne¹, l'année de la bataille d'al-Ghâra², à un personnage de haut rang, originaire de Saroùdj et appartenant à la tribu de Ghassâne. Rusé et intelligent comme il l'était, mon père ne savait rester en place, si l'on en croit ce qu'on rapporte ; aussi, lorsqu'il vit ma mère enceinte et sur le point d'enfanter, la quitta-t-il discrètement et partit-il en voyage. Et va comme je te pousse ! Va-t'en savoir au jour d'aujourd'hui s'il est vivant et si l'on doit attendre son retour, ou si, mort, il gît dans une tombe abandonnée !

– À ces mots, dit Abou-Zayd, je sus sans doute aucun que cet adolescent était mon fils et je sus aussi que l'impécuniosité qui était la mienne me chassait de ce lieu et empêchait que je me présentasse à lui comme son père. Or donc je me séparai de ce jeune homme, le cœur brisé et les yeux ruisse-lants de larmes.

Alors il s'écria :

– Ô vous, les hommes bien doués, des faits les plus étonnants que l'on puisse ouïr, en avez-vous jamais entendu un pareil ?

Nous lui répondîmes :

– Jamais ! Par Celui qui seul connaît les secrets du Livre révélé.

Et lui de conclure :

– Comptez-le au nombre des coïncidences surprenantes

1. Ville sur la route de La Mekke, située dans la partie la plus haute du Nadjd.

2. Bataille entre tribus arabes.

et l'inscrivez sur les ventres du papier afin qu'en soit gardé le souvenir éternel car nul n'a jamais rapporté semblable merveille.

Nous nous procurâmes un encrier et tout le nécessaire pour écrire, et transcrivîmes l'histoire mot pour mot. Mais quelles étaient ses intentions? Allait-il rencontrer de nouveau son fils afin de le serrer sur sa poitrine?

– Si mon escarcelle s'alourdit, cela me deviendra moins difficile de m'occuper de mon fils.

– Si vingt *mithqâls*¹ d'or, ce qui ne représente que la plus minime des aumônes légales, te suffisent, nous allons nous cotiser et te la bailler sur l'heure.

– Comment ne me conviendrait-elle pas? N'aurait-il pas la tête malade, celui qui n'en apprécierait la valeur?

Et chacun de nous, ajouta le narrateur, de faire en sorte de payer sa quote-part en rédigeant un ordre de paiement. Il remercia chacun de ses dons, le couvrant de toutes les louanges imaginables au point que le compliment nous parut des plus disproportionnés eu égard à la modicité de notre cotisation.

Plus tard, au cours de la veillée, il ne parla que de choses et d'autres, ne dédaignant pas même les plus communes comme la fabrication des manteaux au Yémen pour ne citer qu'elle et ce jusqu'aux approches de la clarté diurne et l'éclosion de l'aurore. Dans notre mémoire cette nuit gardera à jamais toute sa force faste et néfaste. Ses flambeaux pâlirent et tout augura d'une journée heureuse. La colonne de lumière resplendissante en explosant s'embrasa. Enfin se dressa à l'horizon la corne de la gazelle-soleil et notre vagabond disert bondit en criant :

– Allons toucher les récompenses promises et recouvrer une à une nos créances. Ma tendresse inassouvie pour mon

1. Le *mithqâl* est l'unité de poids pour les métaux précieux. Il pèse 4,25 g.

fil a élargi les blessures de mon cœur. Désormais je serai à même de subvenir avec fermeté à tous ses besoins.

Quand sa bourse renferma l'or rutilant, la joie fit briller les rides de son front et, s'adressant à moi :

– Que la fortune, dit-il, te soit propice à proportion du bien que tu m'as fait car, à chacun de tes pas, l'argent m'échoit. Que Dieu te le rende !

– Je désirerais aller avec toi et voir ce fils que tu dis si noble. Je voudrais lui parler afin que sa bouche m'apporte réponse à certaines de mes questions.

Il me regarda du même air qu'un trompeur considère sa dupe.

Puis il éclata d'un rire diluvien qui noya ses yeux de larmes, et des vers suivants me gratifia :

*Ô toi qui as cru vrai le mirage
qui indiquait une source au désert
lorsque j'ai rapporté l'histoire
que j'ai débitée devant vous,*

*sache que je n'ai pas cru
que ma fraude serait si peu devinée
et que le but recherché
s'offrirait à moi du premier coup.*

*Par Dieu, la nommée Barra n'a jamais été
mon épouse et jamais n'ai eu de fils Zayd
qui m'aurait permis de porter
le sobriquet d'Abou-Zayd, « le Père de Zayd ».*

*Mais du langage j'emploie
des procédés magiques
de mon cru
et dont je suis l'inventeur.*

*Le poète al-Asma'î¹, dans ce qu'il a relaté,
n'en a jamais dit mot,
et ses œuvres n'ont jamais figuré
dans ce que nous connaissons d'al-Koumayt².*

*C'est un subterfuge que j'utilise
pour avoir de l'argent
frais dans ma main,
lorsque me vient l'envie d'en acquérir.*

*Sans ces procédés
Je ne pourrais vivre
comme je vis, ni posséder
ce que je possède.*

*Trouve-moi des excuses et argumente
ou bien pardonne.
Est-ce une faute contre moi-même
ou contre autrui?*

1. Poète et philologue arabe, né en 122/740, mort en 213/829.

2. Poète arabe, familier de la littérature primitive. Il mourut en 126/743.

VI

LA SÉANCE DE MARÂGHA

Voici ce qu'a rapporté al-Hârith, fils de Hammâm, «l'Assoiffé de connaissances, fils de l'Homme entreprenant» :

Un jour que je me trouvais au Bureau des correspondances et requêtes de Marâgha ¹, il advint que l'habile rédaction des documents administratifs faisait les frais de la conversation. Tous les chevaliers de la Plume et autres experts dans le genre épistolaire qui se trouvaient là tombèrent d'accord : comme ne restait en cette époque personne qui sût encore user d'un style châtié et s'en servir pour atteindre le but qu'il se proposait, les Anciens se trouvaient privés de successeurs puisque personne ne s'exprimait en belle et claire forme ni ne rédigeait lettre qui fût exempte de tout emprunt ou imitation ; l'écrivain le plus admirable de ce temps, celui qui, d'une main ferme, continuait de tenir les rênes de l'expression, faisait figure d'irresponsable s'abritant derrière les Anciens, eût-il possédé les qualités de Sakhâne Wâ'il ².

Dans cette assemblée se tenait un homme d'âge mûr, assis dans le fond, là où sont relégués d'ordinaire les domestiques. Chaque fois qu'étaient outrepassées les bornes du beau langage et que chacun lançait à la volée ses arguments

1. Ville de l'Iran, en Azerbaïdjan.

2. Poète renommé pour son style et son éloquence.

bons ou mauvais comme on sort pêle-mêle de son sac de cuir les dattes bonnes ou mauvaises, il était manifeste que cet homme, plissant les paupières pour aiguïser son regard et redressant un nez hautain, se préparait à intervenir. Il semblait se concentrer pour bondir brusquement le moment venu, tel le chasseur qui éprouve l'élasticité de son arc et affine le fer de ses flèches quand il s'accroupit avant de les décocher. Lorsque tous les carquois à paroles furent vides et que le silence se fut établi, quand les cordes vocales eurent cessé d'ébranler l'air de secousses tempétueuses, que le dernier orateur se fut tu et éteinte la clameur rugissante, quand blâmeurs et blâmés se furent apaisés, l'homme jusqu'alors silencieux s'avança et dit :

– Vous avez abordé un problème très grave et, le traitant, avez perdu de vue, et de loin, le but recherché. En accordant tant d'importance à des ossements pourris, vous n'êtes parvenus qu'à vous anéantir dans ce qui déjà n'est que néant. Vous avez jeté le discrédit sur des gens qui sont cependant vos contemporains et auxquels certaines affections vous lient. Ô vous, les changeurs de monnaie, les Juges des Mages qui avez le pouvoir de faire et de défaire, avez-vous oublié les gains que représente votre initiative littéraire et de quelles inventions sont capables les chevaux de course de trois ans ajoutées à celles des chevaux de cinq années ? En d'autres termes : les phrases épurées, les métaphores agréables au goût, les épîtres ornées, la prose rimée aux assonances savoureuses. Si un auteur moderne examine les œuvres des Anciens avec attention, y trouve-t-il autre chose que des phrases aux significations aussi boueuses que l'eau où l'on a pataugé, des anomalies s'enchaînant l'une l'autre afin de prendre le pas sur leurs successeurs et non pour faire progresser qui viendra puiser l'eau à leur abreuvoir ? Je connais des auteurs d'aujourd'hui qui touchent à la perfection dans l'emploi des couleurs, des auteurs admirables dans leur expression,

qui enchantent l'esprit quand ils s'étendent sur un sujet et émerveillent quand ils en résument un autre, qui remplissent de stupeur quand ils improvisent et terrassent quand ils créent une œuvre nouvelle.

Alors le personnage le plus important de l'assemblée lui demanda :

– Par les yeux de ces hommes illustres qui m'entourent, je t'adjure de m'indiquer ne serait-ce qu'un auteur capable de venir à bout de cette paroi sans aspérité et sachant se distinguer par ces qualités que tu dis.

– Celui-là même qui ose prendre la parole dans cette assemblée et se sent prêt à soutenir la discussion avec quiconque. Si tu le désires, laisse-moi entrer en lice et m'opposer à qui tu voudras ; alors tu assisteras à des prodiges.

– Toi, l'homme, il faut que tu saches que chez nous le milan ne saurait chercher à se faire passer pour un aigle et qu'il nous est aisé de distinguer un lingot d'argent d'un vulgaire galet. Il en est peu parmi nous qui soient disposés à servir de cible aux flèches d'autrui pour échapper à un mal chronique et qui acceptent d'aller mordre la poussière à seule fin de préserver leur œil des fétus du mépris. Or donc ne va pas t'exposer aux affronts dans une joute où s'échangent louanges et blâmes, c'est le conseil que je te donne et ne fais pas fi de mes paroles.

– Mieux que quiconque, chacun est en mesure de connaître les traits qu'il va lancer. C'est à l'aurore qu'est divulgué ce que les ténèbres dissimulent.

On discuta pour savoir comment sonder cet ancien puits recouvert et en tirer son eau. Quelqu'un dit :

– Laissez-le-moi, j'en fais mon affaire et le ferai tomber sous les projectiles de mon interrogatoire. Les nœuds que je lui proposerai seront très difficiles à défaire et il trouvera son maître dans ce débat.

Tels les séparatistes khâridjites qui avaient jadis confié

leur défense au poète Abou-Na'âma¹, ils le chargèrent de relever le gant sans merci. Le champion désigné s'approcha du vieillard :

– Sache que je suis l'ami du gouverneur de la ville et que ma fortune repose sur mon éloquence. Dans mon pays d'origine, le rachat de mes erreurs était chose aisée : je puisais dans mes richesses car ma famille était peu nombreuse. Mais les bouches à nourrir se multiplièrent, mes charges s'alourdirent et je vis cesser la pluie fine qui faisait croître ma récolte d'argent ; alors je quittai ma province et m'en fus trouver ce gouverneur en qui je mis toutes mes espérances. D'emblée je le priai de me redonner par une copieuse collation mon bel aspect passé. À ces mots, le gouverneur tressaillit de joie car il n'en fallait pas plus pour le faire exister comme but pour autrui. Cette situation était son régal et il s'en repaissait de son lever à son coucher. Quand, à la fin du jour, je lui demandai la permission de me retirer en quelque endroit tranquille où prendre mon repos et savourer ma joie, il me déclara : « J'ai décidé de ne te rien donner ni en partie ni en tout avant que tu n'aies composé une épître qui expliquât ton changement de situation depuis ton arrivée auprès de moi. Pour ce faire, tu n'utiliseras que des couples de mots dont le premier aura des points diacritiques sur toutes les lettres, et le second sur aucune. Je t'accorde tout le temps qu'il te faudra pour polir cette épître et me la présenter. »

« Mon émir n'eut pas à le dire deux fois et je me mis à réfléchir. Un an durant. Et mon esprit n'y gagna qu'un surcroît de somnolence. Je priai tous les écrivains de la ville, sans en omettre un seul, qu'ils me prêtassent leur aide amicale. Chacun prit un air revêche et s'attaqua au problème. Mais chacun renonça. Puisque tu es si sûr de toi, donne-nous cette

1. Sobriquet donné à Qoutrî, fils d'al-Foudja'a, à l'époque d'al-Mous'ab, fils d'al-Zoubayr.

preuve de ton génie si toutefois ce que tu affirmes est marqué du sceau de la sincérité.

L'homme d'âge mûr lui répondit :

– C'est au torrent lui-même que tu es venu quérir ton eau ; c'est à un nuage gorgé d'humidité que tu es venu quémander la pluie ; tu as introduit dans ta maison celui-là même qui l'a construite.

Après quoi, il se concentra un instant, rameuta ses forces improvisatoires et s'apprêta à traire jusqu'à la dernière goutte sa chamelle nourricière. Alors il déclara :

– Approche et apporte ton encrier, trempe-y ta plume et écris :

La générosité – Dieu confirme les signes de bon augure qui sont les tiens –, la générosité embellit qui la possède ; l'avarice – le siècle rabaisse le caquet des envieux, ô émir –, l'avarice enlaidit qui l'entretient¹. La plus belle âme reçoit sa récompense tandis que la plus laide échoue en toutes ses entreprises. Les seigneurs qui accordent l'hospitalité sont dignes de foi tandis que les perfides font fuir ceux-là mêmes qui ont besoin d'un asile. La clémence nourrit et la chicane harcèle. Donner exalte et remettre le paiement d'une dette sème l'affliction. L'homme libre dispense ses largesses et celui qui dénie le droit abandonne l'honneur à sa perdition. Ne pas respecter certains interdits est une erreur ; supprimer certaines espérances, une injustice. Le véritable tenant de l'avarice est celui qui trompe sur les achats comme sur les ventes car toute escroquerie manifeste un amour immodéré des richesses. Seul le misérable thésaurise, tandis que celui qui craint Dieu jamais ne

1. En effet, les mots arabes de ce passage forment des couples dont le premier a des points diacritiques et le second non.

resserre ses griffes sur son argent. Pour l'homme de loyauté, promesse ne saurait connaître de terme. Tes avis, ô émir, apportent la guérison, le croissant de lune de ta présence éclaire et illumine, ta clémence feint d'ignorer les fautes et tes bienfaits enrichissent. Tes adversaires chantent tes louanges, ton sabre sème la mort sur le champ de bataille et ton honneur maintient en vie. À ton contact se récoltent les fruits de ta magnificence et celui qui te loue voit ses affaires prospérer. Ta bonté dissipe l'affliction, ton ciel dispense la pluie, tu procures une abondance qui coule comme un ruisseau, et qui s'éloigne de toi s'appauvrit. Celui qui met en toi ses espérances est un vieillard, si faible qu'il n'est plus qu'une ombre fugace, un vieillard dépossédé de tout. Il est venu à toi dans la pensée que son entreprise irait bondissant comme un chevreau et que les poèmes qu'il te dédie appelleraient des dots appréciables. Mais ses désirs frémissent, sa besogneuse parentèle s'accroît, ses éloges hyperboliques lui restent à charge et blâmer ne lui sert de rien. Sur ses pas se presse une multitude de bouches à nourrir alors que ses provisions se trouvent épuisées. La pénurie s'est abattue sur lui et les injustices de la vie ont déplumé jusqu'aux têtes des enfants. Leurs os se dessèchent. Ce pauvre père de famille n'est plus que larmes, au point que sous le flot des soucis c'est presque à vue d'œil qu'il se désagrège. Les inquiétudes l'ont envahi, la tristesse secrète l'a miné car une espérance l'a trompé et la négligence d'autrui a blanchi ses cheveux. Son ennemi en a profité pour planter ses canines dans sa chair, lui ôtant toute quiétude. Cependant l'attachement qui le lie à son bienfaiteur éventuel n'a pas décliné suffisamment pour que naisse en lui la colère, et la droiture qu'il tient de race n'a pas suffisamment dégénéré pour que l'insolence guide son

bras. Son dégoût n'est pas tel qu'il tourne les talons et s'éloigne. En aucune façon il ne se rendrait coupable de trahir l'amitié de son bienfaiteur et d'ainsi faire germer la haine en son cœur.

Ta générosité, ô émir, n'exige cependant pas de rejeter tout ce qui est sacré avant que de s'exercer à mon endroit. Aussi ravive mes espoirs en allégeant mes souffrances et à tout mon entourage je chanterai ta gloire. Mon souhait le plus cher est que tu restes en vie pour effacer toute affliction, distribuer la fortune, écarter la pénurie au triste visage, apaiser la détresse du vieillard qui dépérit. Que jamais l'aisance ne t'abandonne et qu'au long de ta vie la joie demeure une source jaillissante ! Que jamais ne s'assombrisse la demeure où le riche reçoit ses hôtes ! Ou que jamais ne soit à redouter l'inattention d'un niais envers l'homme dans le besoin ! Et sur ce, le salut !

Lorsque l'homme d'âge mûr eut fini de dicter son épître et témoigné ainsi de sa bravoure dans le champ clos de l'éloquence, l'assemblée tout entière ne fut plus que récompense en actes et en paroles, c'est-à-dire qu'elle lui accorda dons et louanges. Elle le combla d'honneurs et de marques d'amitié. Puis on lui demanda à quel peuple il appartenait et dans quelle vallée il avait élu domicile. Alors il répondit en vers :

*Ghassâne est ma tribu
et Sarou'dj le terroir
où j'ai autrefois grandi.*

*La Maison noble disperse ses rayons
comme le soleil, et son importance
à jamais demeure.*

*Entre ses clôtures elle ressemble
à un jardin où l'âme se sent à l'aise,
se purifie et s'enrichit.*

*Ô quelle belle vie j'y menai,
où le plaisir colorait toute chose,
de la plus simple à la plus raffinée !*

*Aux jours où je traînais ma longue tunique
sur les fleurs parfumées, naissait un enchantement
délicieux qui passa et ne revint plus.*

*Je marchais fièrement dans mon habit
d'adolescence et m'emplissais de bonheur
occupant tout l'espace.*

*Je ne craignais pas les changements du temps
et ses vicissitudes, ni ne redoutais ses accidents
imprévus et malheureux, rebelles à notre pouvoir.*

*Si l'affliction était une maladie mortelle,
je serais mort depuis longtemps
à la suite des miennes.*

*Si l'on pouvait racheter la vie
autrefois savourée, j'offrirais
la part la plus généreuse de moi-même.*

*Pour un être humain la mort est préférable
au sort de qui vit
comme une bête,*

*un anneau aux narines, il va,
pétri de turpitudes, vers des fautes graves
ou vers la tyrannie.*

*Il voit les lions de la société
assaillis et vaincus, servir de jouets
à des hyènes qui lacèrent tous les droits.*

*La faute en revient aux jours qui s'écoulent.
Si le mal n'était pas en eux par essence,
ils n'auraient pas perdu toute générosité.*

*Si les temps devenaient justes et droits,
les conditions humaines seraient aussitôt
conformes à la droiture.*

Après de tels propos, la renommée de cet homme d'âge mûr ne fit que croître, et parvint jusqu'aux oreilles du gouverneur qui lui offrit tant de cadeaux que l'on aurait dit qu'il lui emplissait la bouche de perles. Il lui demanda de faire partie de sa suite, allant jusqu'à lui proposer de diriger sa Chancellerie. Mais, à la longue, tant de dons engendrèrent le refus d'en recevoir davantage et il décida de résister à cette ascension et même de la fuir.

Dès lors, dit le narrateur, j'entrevis de quel bois il était fait, sans que fût nécessaire que soit mûr le fruit de cet arbre. Un jour, je fus sur le point d'informer mes compagnons de la haute valeur de ce génie, certain que tout un chacun admirerait la lumière de son esprit qui soudain avait brillé comme la lune en son plein. Mais alors, d'un clin d'œil il me fit comprendre que point n'était venu le temps de révéler l'existence du sabre en le tirant hors du fourreau. Lorsqu'il quitta la maison, le ventre de sa besace était près d'éclater, il s'en

retourna comme il était venu, mais chargé des trophées de sa victoire. Afin de remplir les devoirs de l'amitié, je l'accompagnai et en profitai pour le blâmer d'avoir fait fi de cette position éminente à la Chancellerie de l'émir-gouverneur. Un demi-sourire aux lèvres, il me considéra puis fredonna les vers que voici :

*Vagabonder en divers pays
en compagnie de la pauvreté
mieux me convient
que d'exercer fonction de haut rang.*

*Les gouverneurs en effet jouissent de la grandeur
et de l'autorité,
mais se laissent aller aux colères
les plus violentes qui soient.*

*Il n'en est aucun
pour cultiver la reconnaissance,
et aucun pour consolider
ce qui est établi.*

*Que l'éclat du mirage
point ne t'abuse ;
ne te soumetts pas à une fonction
aux apparences ambiguës.*

*Combien de gens ont vu en dormant
un songe qui les a rendus heureux
et sont devenus la proie de l'épouvante
quand ils se sont réveillés !*

VII

LA SÉANCE DE BARQA'ÏD

Al-Hârith, fils de Hammâm, «l'Assoiffé de connaissances, fils de l'Homme entreprenant», a rapporté ce qui suit :

Je demeurais à Barqa'ïd¹ et m'apprêtais à quitter cette ville après y avoir contemplé le croissant de lune des fêtes. Cependant j'avais le cœur gros de partir avant que d'assister aux festivités. Lorsque le jour se leva et avec lui le devoir de faire l'aumône après la fin du jeûne et d'assister à la prière, je me mis en chemin au milieu d'une foule de cavaliers et de piétons afin de faire admirer mes habits neufs à tous ceux qui faisaient de même en vue de congratulations réciproques. Quand la foule des orants se fut agglutinée dans l'aire prévue pour les exercices de piété et stabilisée après une bousculade sourde et retenue monta sur l'estrade un vieillard vêtu d'un double manteau. Un voile dissimulait ses yeux. À l'épaule, quelque chose qui ressemblait à un sac à fourrage. L'accompagnait une vieille femme qui souffrait la comparaison avec la plus méchante des ogresses. Il se tenait à peine debout et chancelait comme sur le point de s'écrouler. Il salua la foule d'une voix mourante, puis murmura toute une kyrielle d'invocations à Dieu.

1. Ville dans le Diyâr-Rahi'a, entre Mossoul et Nassîbine, dans la haute Mésopotamie.

Dès qu'il en eut fini, il fouilla de ses cinq doigts dans son sac et en sortit des bouts de papier où étaient inscrites des phrases à la craie de couleur comme celles dont usent les teinturiers à leurs moments de loisir, leur travail terminé. Il tendit ces papiers à sa vieille ogresse perfide et lui intima l'ordre de chercher sa pâture printanière auprès des hommes riches et généreux de l'assemblée. Elle obtempéra aussitôt et celui à qui elle soupçonnait une main capable d'exsuder une rosée bienfaitrice recevait d'elle un de ces papiers écrits en lettres de couleur.

Le destin pervers me gratifia d'un de ces billets. Y étaient tracés les vers suivants :

*Je suis devenu la proie
de douleurs multiples
et de terreurs paniques,*

*piétiné par l'orgueilleux,
par le rusé et par celui
qui tend des traquenards,*

*par un traître d'entre mes frères
qui me hait
pour ma pauvreté.*

*De coups de lance m'ont frappé
les gens en place
afin de me dévier de ma route.*

*Combien de pièges me dresse la haine,
combien de disettes et combien
de pérégrinations forcées j'affronte !*

*Combien de marches,
vêtu de haillons,
la tête ensouciée, sans repos !*

*Le destin aurait dû
quand injustement il m'a traité,
Ôter la vie de mes enfants en bas âge.*

*Si mes lionceaux n'avaient gémi,
eux qui sont mon carcan
et ma raison de vivre,*

*je n'aurais pas attisé mes espérances
en m'adressant à mes proches, ni même
à l'un des gouverneurs de provinces.*

*Je n'aurais pas traîné les franges
de mes loques vers le lieu
où l'on cherchait à m'avilir.*

*Dans mes convictions intimes
je retrouve ma fierté ; dans mes haillons,
ma grandeur.*

*Est-il parmi vous un homme libre
qui allégerait mes peines
en me régaland d'un mithqâl d'or ?*

*Qui éteindrait la flamme
de ma confusion en m'accordant
une tunique et un pantalon ?*

Quand j'eus étudié avec soin la composition de ces vers, dit al-Hârith, fils de Hammâm, je voulus savoir qui en était l'auteur et qui les avait transcrits. La première idée qui me traversa l'esprit fut que le seul trait d'union entre moi et le poète ne pouvait être que la vieille femme. Il est possible, pensai-je, d'acheter sa complicité et d'ainsi obtenir ces renseignements.

Je l'épiaï tandis que, l'un après l'autre, elle passait les assistants au peigne fin et soutirait de leurs mains, l'une après l'autre, ce qu'elle pouvait recevoir, aussi petite fût la somme. Ses manigances n'aboutissaient guère et des vases d'argile ne filtraient pour elle nulle eau. Alors elle se réfugia en Dieu et revint sur ses pas. « Nous appartenons au Très-Haut et c'est à Lui que nous revenons », semblait marmonner la bouche de la vieille. Elle essaya encore de reprendre les billets pour les rapporter à l'homme au sac, mais Satan lui fit oublier l'existence du mien. Elle omit de passer auprès de moi et s'en retourna vers le vieillard, pleurant sa déconvenue, accusant la tyrannie du siècle. L'homme s'écria :

– Nous sommes dans la main de Dieu. Je m'en remets au Très-Haut. Il n'est puissance et force qu'en Lui.

Puis il récita ces vers :

*Point ne reste en ce siècle d'ami sincère
ni d'auxiliaire dévoué. Point d'eau ruisselante
nulle part, ni de compagnon généreux.*

*Au sein des turpitudes chacun devient l'égal
de chacun. On ne peut se fier à personne.
La grandeur d'âme est une vertu défunte.*

Alors il dit à la femme :

– Verse les espèces et m'en dis le montant ; réunis les billets et compte-les.

– Je les ai dénombrés au fur et à mesure que je les reprenais. Mais la main de l'Esprit-qui-égare en a escamoté un !

– Que le malheur tombe sur ta tête, ô perfide ! Malheur à toi ! Vais-je me voir empêché de chasser parce que mes filets auront disparu ? Bientôt, de ma chandelle ne restera plus ni cire ni mèche. Ne demeureront que brindilles en place de fagots de bois sec.

Elle fendit de nouveau la foule pour rechercher le billet manquant. Lorsqu'elle fut près de moi, je lui tendis le papier agrémenté d'une pièce d'argent et d'une rognure de métal précieux, avec ces mots :

– Si l'envie te prend de recevoir ce métal brillant et la pièce gravée (et je désignai la monnaie d'argent) révèle-m'en le secret. Si tu refuses, ne prends que le billet et va-t'en.

Elle pencha son visage sur la pièce à face de lune pleine. La vieille paraissait vouloir s'en emparer de vive force. Tout chenu qu'il était, le métal brillait.

– Trêve de paroles, répondit-elle. Pose les questions qui te semblent utiles.

Je m'enquis alors de quelques détails concernant la vie de ce vieillard. Je voulais savoir de quelle ville il venait, de quel auteur il avait tiré les vers qu'il avait écrits. Elle répondit :

– Ce vieillard est originaire de la ville de Saroùdj. Et c'est lui qui a composé ces vers, tels quels.

Puis elle fondit sur la pièce de monnaie comme fond l'épervier sur sa proie et fila pareille à une flèche bien ajustée. J'eus sur-le-champ l'intime conviction que l'homme ainsi dépeint était Abou-Zayd soi-même. Aussitôt le chagrin me consuma : il n'y voyait plus et devait voiler ses yeux pour les préserver de l'éclat de la lumière. Je décidai de le prendre par surprise afin de mettre ainsi à l'épreuve la résistance du bois dont il était fait.

Il me fallait l'aborder sans attirer l'attention des fidèles car la loi interdit de tels entretiens pendant la prière. D'ail-

leurs il n'était pas dans mes intentions de gêner les autres ni de m'attirer la désapprobation de l'assistance, ce qui aurait contrarié mes plans. Muselant mon impatience, je m'efforçai de rester tranquillement à ma place, mais sans le quitter des yeux, jusqu'à ce que se terminât le prône et que je pusse donner libre cours à mes élans. Le plus rapidement que je pus je me précipitai dans la direction de cet homme dont les paupières étaient collées l'une à l'autre.

Mes conjectures s'avérèrent, comme jadis celles d'Ibn-'Abbâs¹. Il va de soi que ma connaissance des physionomies s'apparentait à celle d'Iyâs². Je me présentai, lui remis une de mes tuniques et l'invitai à partager mon pain. Mon cadeau et ma présence réveillèrent sa bonne humeur. Il accepta sans barguigner de partager le pain et le sel et se mit en route, se servant de ma main comme d'une longe. Mon ombre le précédait et, formant la troisième patte du trépied, la vieille femme, observateur attentif auquel nul secret ne pouvait échapper. Lorsqu'il se fut carré solidement dans mon antre et que je lui eus présenté les entrées, prises à la hâte dans mes provisions, il me demanda :

- Ô Hârith, y a-t-il une troisième personne avec nous ?
- Il n'y a que la vieille.
- Pour elle, point de secret.

Aussitôt il ouvrit les yeux et ses regards fouillèrent tous les recoins. Ses yeux brillaient comme des torches, pareils à deux étoiles voisines du pôle. Ce me fut un bonheur que de constater que la cécité lui avait été épargnée et je m'étonnai des tours que prenaient parfois ses pérégrinations. Sans souffrir délai ou atermolement, la question fusa de mes lèvres :

- Qu'est-ce qui t'a amené à faire semblant d'être aveugle

1. Cousin du Prophète, fils de son oncle paternel 'Abbâs.

2. Iyâs, fils de Mou'âwiya, fils de Qourra, al-Maznî, était juge dans la ville de Basra, sous le khalifat de 'Omar, fils d'Abd al-'Azîz, ou sous le khalifat d'Abd al-Malik, fils de Marwâne.

alors que tu ne cesses d'étendre le cercle de tes voyages au pays de l'ignorance et de l'aridité sans limite?

Il feignit de ne pouvoir répondre du tac au tac et mit tous ses soins à ingurgiter minutieusement les mets jusqu'à ce que, l'estomac satisfait, il fixât sur moi un regard intense et récitât ces vers :

*Lorsque le siècle – voilà bien le père
des hommes, qui grâce au temps les engendre –
fit semblant d'être aveugle et s'égara,
dans ses buts et moyens, loin de la voie droite,*

*j'ai feint, moi aussi, d'être aveugle,
j'y gagnai même un nom : « Frère de la cécité »,
et ne va pas t'étonner si le fils du temps
suit l'exemple de son père.*

Puis il me dit :

– Lève-toi et va au cellier me quérir, pour mes ablutions de mains, l'eau de guimauve, cette eau à la belle couleur, qui purifie la paume et en adoucit la peau, qui parfume l'haleine et fortifie la gencive, qui consolide les boyaux. Et dans un flacon propre ! Elle doit avoir bonne odeur et avoir été fabriquée récemment avec une poudre aussi fine à la toucher que poussière et qui au nez évoque une variété de camphre. Avec cette eau, apporte-moi aussi un cure-dents d'un beau bois, de ceux qu'on a plaisir à porter à la bouche et dont la forme devrait redonner de l'appétit. En outre il devra posséder la séduction d'un amant svelte et délicat, sabre lisse et brillant, lance de combat au large fer tel un jeune rameau tendre et souple.

Je me levai pour me procurer de quoi le satisfaire, dit le narrateur, afin d'éteindre sa convoitise. Je ne me doutais pas qu'ainsi il me tendait un piège, pas plus que je ne me figurais

qu'il se moquait des recommandations du Prophète concernant le cure-dents qu'il m'envoyait quérir avec l'eau de guimauve. Lorsque, l'espace d'un éclair, je revins avec l'objet demandé, je m'aperçus que le lieu était vide et que le vieillard et sa vieille avaient décampé comme des animaux sauvages effarouchés. Je piquai une colère contre sa fourberie et courus aussitôt sur ses traces. Je ne le trouvai nulle part : vous auriez dit que la rivière l'avait englouti ou que subitement il était monté au ciel pour se cacher dans un nuage.